

11^e mille

JACQUES CHARDONNE

MATINALES

**ÉDITIONS
ALBIN MICHEL**

MATINALES

ŒUVRES
DE
JACQUES CHARDONNE

★

L'ÉPITHALAME
LE CHANT DU BIENHEUREUX
LES VARAIS
CLAIRE
ÉVA
LES DESTINÉES SENTIMENTALES
ROMANESQUES
CHIMÉRIQUES
VIVRE A MADÈRE
L'AMOUR DU PROCHAIN
LE BONHEUR DE BARBEZIEUX
ATTACHEMENTS
LETTRES A ROGER NIMIER

★

*LA VIE DE JACQUES CHARDONNE
ET SON ART*

Par Ginette GUITARD-AUVISTE

JACQUES CHARDONNE

MATINALES

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

22, rue Huyghens, 22

PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
TRENTÉ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
DU MARAIS, DONT VINGT-CINQ
NUMÉROTÉS DE I A XXV ET CINQ
HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
H. C. I A H. C. V ; ET ONZE CENT
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR
ALFA « CELLUNAF » DONT MILLE
NUMÉROTÉS DE I A 1000 ET CENT
CINQUANTE HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS H. C. I A H. C. 150.

Droits de traduction, reproduction et adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1956, by Éditions Albin Michel

A André Sabatier

PRÉFACE

*T*OUT le plaisir des jours est en leurs matinées, dit Malherbe. Voici des pages écrites dans les matinées de l'année 1955 (six pages exceptées) ; elles n'ont d'autre lien que celui des jours à leur meilleur moment. Si l'on a du goût pour les contes et les romans, on en trouvera ici de la graine ; d'autres choses encore, et même un peu de fantaisie dans le mélange.

J. C.

JADIS, Barbezieux était une petite ville silencieuse et peu de voitures passaient boulevard Chanzy ; vers midi, quelques grands personnages pleins de recueillement, le procureur Lanata, le président Chavoix, maître Bizardel, se rendaient au Tribunal sous la ramure auguste des platanes.

A Pâques, une ville étrangère s'installait sur la place du Château, soudain peuplée d'une foule immense et bien serrée dont on ne connaissait pas la provenance. C'était une ville magique, avec des fauves dont le bâillement caverneux faisait tressaillir, des choses scintillantes et tournoyantes, des musiques qui se répondaient en

MATINALES

cacophonies enivrantes, des estrades où vous appelaient des gens vêtus de costumes superbes, et quantité de petites maisons en toiles bariolées, pleines de mystère.

Ainsi commençait le printemps à Barbezieux, quand les marronniers vont fleurir et que le beau ciel de Charente a retrouvé sa lumière.

Cette cité éphémère sur la place du Château, ses rumeurs, ses senteurs, ont contenu pour moi l'exotisme du monde.

Plus tard, dans mes voyages, mes amours, je n'ai rien connu de plus brûlant; et je sens toujours ce qui m'aurait manqué, quand le goût me vient d'écrire, si je n'avais pas été enfant dans une petite ville.

POUR moi, la Charente est un songe; pays plus rêvé que réel.

Pays marin par sa lumière, ses nuages lourds entre des percées d'azur, ses pluies qui ont tant de force. La mer est proche, même si l'on habite Barbezieux. La mer, c'est l'arôme des algues et celui des pins craquant sous le soleil de midi, les vagues assombries et qui font sur les rochers de grandes éclaboussures ou qui s'étalent sur le sable avec un léger pétilllement; et, encore, le phare de la Coubre sous les coups de vent et qui jette dans la nuit ses tristes éclairs. Une frange de rochers, un petit bois fleuri de genêts en avril, arrêtent la colère des vagues et des

MATINALES

vents, cette énergie tenace et si vaine. Tout de suite commencent les cultures de la terre charentaise, les champs sans clôtures, les vignes à l'abri d'un pli de terrain, les rangées de maïs, et voici, au bord de la route, la vache et la bergère.

De ces routes, il y en a beaucoup, et qui vont vers la ville ou la mer. C'est la terre la plus travaillée qui soit, la plus humaine. Le paysan est un peu de la ville. Il habite une maison dont les murs sont solides, en pierres qui peuvent vieillir sous le toit de tuiles rondes, avec un portail solennel; près de la côte, maisons blanches, un peu arabes, une treille au-dessus de la porte.

Jadis, j'ai écrit une phrase qui a surpris : « Il y a trente ans, dans une petite ville de Charente, tout le monde était heureux, autant qu'il est possible sur terre. » Je l'écrirai encore et avec plus d'assurance. Il est vrai, plus tard, j'ai ajouté une ligne qui a son importance : « On ne souffrait que des maux éternels. »

Les maux éternels, l'aigreur de l'envie, la démence de la jalousie, l'ennui, la maladie, la mort des autres, le prochain insupportable, l'aveuglement du cœur, l'impossibilité de goûter vraiment ce que l'on possède, l'amertume d'être un homme, rien ne pourra nous en guérir; on retrouvera tout cela quand on aura retourné

dix fois la société et au bout de toutes les révolutions.

Ce Charentais qui est à la fois homme de la campagne et homme de la ville, je le reconnais entre tous à l'inflexion émouvante de sa voix; pour moi, c'est l'accent de la sagesse. Naguère, à Paris, dans les salons, on apercevait quelquefois un homme posé, qui avait une douceur pleine de force, je ne sais quoi d'absolument original et incorruptible. C'était un Charentais, je l'aimais bien; il s'appelait François Porché. Il était poète dans sa prose et dans sa vie. Les poètes de Charente ont une particularité; en général ce sont des prosateurs. La prose de Fromentin ressemble à la plaine autour de Rochefort; une lumière tendre et vibrante transforme un modeste paysage. Fromentin a porté à la perfection la description classique; il a introduit l'intelligence dans la description; ce qu'il peint est à la fois senti et pensé. Dans le même sens (celui de l'effacement de la phrase), Pierre Loti est aussi un grand peintre. Il est méconnu aujourd'hui; c'est une assez bonne situation. Je pourrais en citer d'autres : Henri Fauconnier, par exemple.

Avec les années, j'ai composé une Charente que j'aime. Ma terre natale m'est toute personnelle; c'est ma création.

MATINALES

Enfant, je ne connaissais que mes jeux ardents et mon propre personnage assez tyrannique, enfermé dans son monde intérieur. Quand on me parle du milieu qui a façonné un être, d'influences qui l'ont pénétré dans son jeune âge, je ne comprends pas du tout ce que cela signifie. Mes parents eux-mêmes, qui avaient tant de bontés pour moi, je ne les ai pas vus beaucoup.

MA mère était toujours assez éloignée de moi; parfois debout devant une glace, en robe de velours noir sous la lumière d'une torchère où le gaz flambait avec un ronronnement dans un globe de verre craquelé; ou encore assise au milieu d'une longue table, et beaucoup de monde autour de cette table; elle recevait des gens qu'elle ne semblait pas connaître; elle n'avait pas l'air d'être chez elle. Nulle part, elle n'était chez elle.

Quel respect pour son fils ! Et cette indulgence que le vrai respect demande. Que je fusse bon élève ou non, turbulent, absent, elle ne s'en souciait pas. Je ne me souviens pas d'une

MATINALES

réprimande de sa part. Son amour pour moi était comme une pensée secrète et j'aurais pu l'ignorer.

Dans sa chambre, il y avait un prie-Dieu, un livre de messe qui surprenait chez des protestants ; bien plus tard, j'ai su qu'elle s'était convertie au catholicisme. Elle n'avait pas voulu me troubler par ses nouvelles croyances.

Les religions se superposent chez un converti ; la première ne s'efface pas. De sa première religion, ma mère gardait la crainte de « la chair » ; la seule crainte qu'elle ait eue à mon endroit ; mais une fois seulement, dans mon enfance, elle y fit allusion, jamais plus tard. A treize ans, j'avais eu un rendez-vous avec une demoiselle du bazar de Barbezieux, la fille de notre facteur, pour laquelle j'ai beaucoup brûlé. Ma mère fit venir la jeune fille et me dit, après cet entretien :

— Tu devrais les choisir plus jolies.

C'est tout ce que j'ai entendu sur un sujet qui lui tenait tant à cœur.

Dans une chambre, en haut de la maison, dominant la campagne charentaise, terres grises à peine vallonnées, à peines nuancées d'un pointillé de peupliers, sous le ciel plein de lumière et de nuages, qu'elle regardait souvent debout contre la fenêtre, droite et pensive, elle

MATINALES

a écrit beaucoup de lettres, très vite, d'un style ravissant; alors une autre femme apparaît, bien présente et tendre. Dans cette chambre, elle lisait des livres religieux, et je crois qu'elle n'a eu de véritables relations humaines que par sa correspondance.

Quand je me suis approché du lit où elle allait mourir, elle m'a dit d'aller me promener, parce que c'était un beau jour de mai et qu'il ne fallait pas en perdre un seul. Elle m'a toujours éloigné par scrupule; elle avait peur que je m'ennuie auprès d'elle.

Je pense aujourd'hui à cette réserve où elle s'est tenue, à l'enfant que je fus, dont la liberté a été tant ménagée, à ce je ne sais quoi de distant et même d'abstrait que la famille a été pour moi; il me semble que j'en ai reçu le meilleur; du moins j'en ai pris ce que j'ai voulu, des images assez belles, tout ce que je demande à la vie.

On peut dire que c'est une vie manquée, ou ne rien dire du tout; cette idée de vie réussie ou non est toute sociale et même parisienne ou mondaine; une façon de voir par rapport à des mesures douteuses, à un modèle auquel on veut se conformer, et qui peut-être ne vaut rien.

Mon père habitait Barbezieux et je pense que

MATINALES

ses souffrances physiques durant toute sa vie lui sont venues de la solitude de cette petite ville. Il était gai et s'amusait à organiser des fêtes. Il écrivait des romans, des poèmes, des pièces de théâtre; Lemerre et Ollendorff en ont publié quelques-uns et se sont lassés, parce qu'ils ne les vendaient pas; mon père ne s'est pas lassé d'écrire. Charles Du Bos était inconnu du public, mais il avait des amis pleins de déférence dans trois capitales et ce petit cercle chaleureux fut pour lui mieux que la gloire. Mon père n'a jamais eu même un seul ami qui lui apportât sa confiance et je crois qu'il n'en avait guère dans ces cahiers qu'il cachait. Il m'a dit : « Ce qui me nuit, c'est que j'écris facilement. » Des lettres gentilles de Loti et de Daudet, dans sa jeunesse, c'est tout ce que lui aura valu cette obstination à écrire sans aucune illusion. Pourtant, son premier roman, *Méha*, avait eu quelques éditions chez Ollendorff; c'est alors qu'il se retira de la maison de commerce paternelle. Il y retourna plus tard, mais sa place était occupée; on lui donna tout de même un bureau et l'on prit tout l'argent de sa femme, qui s'engloutit dans ce négoce difficile. Il manquait de sens pratique. Les frères de sa femme avaient porté au plus haut le succès dans les choses matérielles; il les regardait sans la moindre envie

MATINALES

comme des gens respectables d'une autre espèce. Parmi ses proches, il semblait d'une substance assez particulière qui se mélangeait mal avec la famille.

Il admirait sa femme, mais rien de ce qui ressemble à l'amour n'entrait dans ce sentiment; et même il a souffert de la nature de cette femme étrange; souffrance obscure que les nerveux connaissent, tourments qu'ils inventent et que nous comprenons mal. Il était fidèle; j'ai idée qu'il n'a jamais regardé une femme. Il n'a vraiment aimé que sa fille. Quand elle s'est mariée, il eut une maladie que l'on peut appeler l'angoisse et qui dura quatre ans; et puis il n'y pensa plus. Il a eu des maladies de toutes sortes, sans répit, mais il s'est toujours levé en chantant.

C'était un fredonnement guttural, de brusques montées sonores, des roulades joyeuses, gaieté du matin après une nuit oppressante, ou peut-être un exercice pour la voix. Le chant, le piano l'ont distrait, quoiqu'il fût médiocre musicien.

Revenant de son bureau, il traversait le marché; on y trouvait encore à cette époque, sur des tréteaux ou le pavé, de vraies senteurs de marée et des légumes excellents. Il s'arrêtait pour choisir une salade à son goût ou interpellait un inconnu et lui racontait des histoires

MATINALES

drôles. Il avait de la fantaisie; ce qui l'amusait, c'était d'amuser les autres; je ne l'ai jamais entendu parler de politique, ni de rien qui exigeât un raisonnement; il voyait les choses d'un côté plaisant ou poétique; parfois il disait un mot sur la mort, rapidement, pour lui seul.

La pensée de la mort était souvent le fond de sa rêverie; alors il se promenait au soleil devant la maison, sous une ombrelle, ou restait assis dans son fauteuil, devant la haute cheminée, quand les flammes d'un fagot de sarments avaient toute leur envergure.

Il est mort doucement, dans son fauteuil, devant la cheminée, tenant la main de sa fille et de sa femme, et il a dit :

— Je suis bien.

Mais son dernier mot fut un mot d'écrivain, observateur jusqu'à la fin; il fit remarquer à sa fille un bruit de la gorge, qu'il désigna du nom que l'on donne au râle en Charente.

Où était le fils ce jour-là ? Ce fils qui a été sa désolation.

La mémoire compose notre passé avec fantaisie; elle retient des images que l'on voudrait ressaisir davantage; elle en a perdu beaucoup.

Voici un souvenir que je situe mal dans les années de l'enfance : mon père se lève de table

MATINALES

et dit une phrase d'un livre de Pierre Loti qu'il vient de lire : *La Galilée*, je crois. C'est une phrase sur le clair de lune dans le désert. Je me rappelle sa voix, son visage, quand il a prononcé les derniers mots :

— Cette splendeur perdue.

Le clair de lune n'a pas été fait pour les hommes.

Rien sur terre n'est fait pour les hommes; l'homme lui-même est étranger à l'homme; on le voit bien quand il s'agit de le représenter avec toutes les ressources des beaux-arts, ou seulement d'imaginer non pas le sens de la vie qui bien sûr nous surpasse, mais seulement ce que fut la vie pour un être que nous avons connu, existence qui peut apparaître comme une suite d'échecs et de souffrances, mais qui, en réalité, avait un autre son que celui de la défaite; vie ardente au contraire, joyeuse et d'une résistance incroyable à toute déconvenue; homme qui semblait assuré de sa propre raison d'être, comme indépendante du monde environnant.

ANGOULÊME, c'était bien la capitale de la Charente, la ville des officiers. Venant de Paris ou de Limoges, on apercevait enfin sa falaise de maisons blanches, toute méridionale, qui annonçait le Sud. On était arrivé dans cette Charente où j'ai vu toujours plus de clarté qu'ailleurs et cette douceur trompeuse des choses raisonnables.

Enfant, la gare me paraissait immense; les plus beaux trains de France s'y arrêtaient cinq minutes. C'est la ville où l'on passait l'écrit du baccalauréat; à l'Hôtel de France, on se disait adieu en partant pour la guerre; et puis il y avait les remparts et cette nuée autour que font le ciel et la terre sur une grande étendue.

MATINALES

Balzac est venu à Angoulême en juillet 1831, logeant chez ses amis Carraud à qui il emprunta trente francs. Zulma Carraud, dont le mari était directeur de la poudrerie, est l'une des rares amies de Balzac qui n'ait pas été sa maîtresse. Toujours de bon conseil, jugeant bien ses livres, elle fut sa meilleure amie. Séjour bref; la marquise de Castries attendait Balzac à Aix. Plus tard, Angoulême sera le cadre de la première partie des *Illusions perdues*. C'est d'Angoulême que sont venus Rastignac et Rubempré.

Les *Illusions perdues* commencent par une description de la ville : le haut Angoulême habité par les familles nobles; la ville industrielle et ses humbles bourgeois dans la plaine. Balzac nous renseigne sur l'imprimerie et la fabrication du papier. Au début de ses romans, parfois en chemin, on dirait qu'il veut s'affermir sur des bases éprouvées, un inventaire, une réalité bien certaine, comme s'il redoutait la fièvre qui va disposer des événements et des personnages.

Donc, nous sommes installés dans la ville et instruits sur quelques familles; mais dans la maison de M^{me} de Bargeton nous viendra un doute. L'étranger entre comme il veut dans cette maison de la haute ville, n'importe quel jour, sans qu'un domestique l'arrête à la porte ou l'annonce et le dirige; et c'est ainsi que

MATINALES

M^{me} de Bargeton est surprise dans son boudoir avec Rubempré. Une maison si ouverte n'a jamais existé dans aucune ville haute de la Province. A partir de ce scandale, la fuite étrange de M^{me} de Bargeton à Paris avec Rubempré, et les événements qui suivront pendant six cents grandes pages, n'ont aucune vraisemblance si l'on regarde bien.

Sainte-Beuve regardait de près, un peu myope; c'était un contemporain de l'auteur. Ce sont des poètes qui ont découvert Balzac, plus tard, et on n'a jamais fini de le découvrir; la postérité lui est ouverte, parce qu'il est discuté. On a toujours du nouveau à nous apprendre sur cette œuvre si animée. Le gros grain, l'intrigue trop chargée souvent, un léger abracadabrants, ne choquent plus personne. Comme Victor Hugo, Balzac avait tous les appétits et a tout convoité; il pouvait manger une centaine d'huîtres et douze côtelettes au début du repas, écrire un roman en deux mois; il revenait de Moscou en calèche à travers des marais sans route; il inventa pour s'enrichir vingt façons de se ruiner; il n'avait pas du tout nos dimensions. Quand il ne travaillait pas, il parlait tout le temps, comme Diderot; et pourtant, il a beaucoup regardé le monde de ses yeux pleins de feu dans sa tête ronde.

Cet homme sans mesure a donné aux Français un tableau de leur société qu'ils n'avaient jamais vue encore; ils n'avaient pas l'idée de tant de personnages autour d'eux, et si colorés et si divers; tout cela sous une lumière un peu fantastique. Ce tableau, c'est une hallucination vraie où l'historien Albert Sorel prétendait avoir appris l'histoire.

Un moment de l'histoire sans doute, où l'on rencontrait encore les débris de ce grand corps nommé féodalité.

Les nobles qui avaient la religion de leur caste, qui se croyaient au-dessus des autres par le sang, mais qui avaient aussi la notion de leurs devoirs et la force que ces devoirs exigent, formaient avec l'Église les pièces maîtresses d'une société saine, selon les vues de Balzac.

Cette noblesse lui paraît ridicule à Angoulême dans la ville haute; il n'y a d'élégance qu'à Paris. La Province et Paris sont deux mondes différents pour Balzac; à ce point que la jolie M^{me} de Bargeton, qui régnait sur la société d'Angoulême, paraît laide sitôt transportée à Paris, où sa cousine doit lui apprendre à s'habiller.

Je ne suis pas certain que les gens de la ville haute étaient si naïfs à Angoulême.

MATINALES

A la même époque, Stendhal découvre à Nancy une brillante société. L'opposition entre la Province et Paris, c'est une idée ancrée chez Balzac. Comme tous les romanciers, il a vu les choses à travers ses idées et la nature de son imagination. Taine avait de l'estime pour les observations fiévreuses de Balzac; j'admire plutôt l'œuvre dans sa masse un peu cahotique et le dessin que font les cimes.

Balzac a compris que le Code civil, ses principes égalitaires et la division des héritages, portait en germe la destruction de la société de son temps. Stendhal, lui aussi, s'est avisé des conséquences du Code civil, mais pour s'en réjouir.

Si Balzac a vu loin dans l'avenir, il n'a pas soupçonné la caste dirigeante qui succédera aux nobles personnages de la ville haute d'Angoulême : l'aristocratie marchande, presque intacte encore vers 1900 en Charente.

Elle était sérieuse, elle avait de l'allure cette élite bourgeoise, avec ses traditions d'honneur et un fort sentiment de son indépendance. L'audace, le travail, la durée dans les dangers, c'étaient là ses titres de noblesse; du maigre sol charentais, elle a fait une richesse française très fameuse.

Grâce au chemin de fer, le négoce prend de

MATINALES

l'ampleur; on voyage à travers l'Europe, des fioles de cognac en poche pour séduire l'étranger; les coutumes de l'Angleterre, ses hautes mœurs, idéal de ces voyageurs, modifient les usages. Un grand courant d'air traverse cette province.

Cette élite de la bourgeoisie marchande et industrielle, si inventive, si sévère dans le privé et qui a tant construit en France, je la transfigure peut-être à travers mes souvenirs. Aujourd'hui, des maîtres futurs de la société sont à l'école; peut-être la rude école que l'on appelle vaguement communisme. Les révolutions n'ont jamais eu d'autres effets durables que la promotion d'une caste dirigeante adaptée à l'époque et qui ne change rien à la plainte perpétuelle des hommes.

DANS l'industrie, les entreprises sont avides; elles veulent toujours des capitaux et des hommes; la direction ne peut faiblir, il faut être de son temps; en somme, elles reposent sur des hommes et qui meurent.

François de Curel, dont la mère était née Wendel, me disait que de père en fils un homme de valeur s'était toujours trouvé dans cette famille, une des rares familles d'industriels qui soit ancienne.

Les éditeurs de romans et de poésie ont l'illusion de créer un «fonds»; il est fragile. Une autre génération, d'autres mœurs, d'autres goûts, et la maison tombe en léthargie. Ce fut sensible

après 1914 : les nouveaux venus, pour un temps assez court, ont pris la place des anciens éditeurs. La littérature ne dure pas.

C'est triste à dire quand on est écrivain; un stock de cognac est plus sûr. Le grand âge lui est favorable; peu de personnel, peu de frais sont nécessaires pour sa conservation; on traverse facilement les catastrophes de l'histoire. Aussi, les vieilles maisons de cognac sont nombreuses en Charente.

A Bordeaux, avant 1914, l'élite commerciale des « Chartrons » était de souche antique. A Cognac et à Bordeaux, les nobles et vieux quartiers de la ville se ressemblent par le style. Il y avait des analogies chez les habitants : une bonne dose de sang étranger; on le sentait à des nuances dans leur allure et leurs coutumes.

L'air que l'on respirait dans ces maisons était fait de stabilité, un mirage de stabilité, mais qui pénétrait tout.

C'était l'âge de l'or. La monnaie stable donnait une valeur à l'épargne, un aspect de désordre à toute dépense; soutenant la moralité, faite aussi d'une certaine prudence. Quand l'inflation apparut et que André Picard (un auteur dramatique qui eut quelques années de notoriété) dit avec une moue lippue, une expression si navrée sur sa longue figure : « L'argent lui-

MATINALES

même est ruiné », une ère nouvelle commençait en France.

Cette stabilité, avant 1914, à Cognac et à Bordeaux, se remarquait dans la façon de vivre de l'aristocratie marchande. Nulle relation entre « les affaires » et la vie privée. Un bilan ne changeait pas les habitudes. Tout semblait fixé. Ainsi dans les maisons paysannes : de l'extérieur, on ne distingue pas les riches et les pauvres.

A cette stabilité s'ajoutait quelque chose de fermé. Des portes fermées, partout. La jeunesse si durement traitée n'avait jamais d'argent; pas d'avenir, sauf à travers Polytechnique. Dans « les affaires » paternelles, seul l'aîné était admis. On ne voyageait pas, excepté le futur patron qui rapportait chez lui un peu d'arôme anglais. Les familles des « Chartrons » ne se permettaient même pas une saison au bord de la mer pendant le rude été bordelais. On fermait seulement les contrevents. L'air sage, fières de leurs longs cheveux, une mince gourmette d'or au poignet, les jeunes filles attendaient le mariage; c'est à peine si elles changeraient de maison — hautes maisons un peu obscures, façades nues bien ensoleillées avec un délicat balcon de fer comme un bijou, beaux parquets et toujours les grandes armoires pleines de linge.

Tout était sévère dans la maison; la tenue

surveillée, le moindre écart blâmé, mais presque à voix basse. Quoique la modestie fût la règle, ces gens avaient un orgueil secret : le sentiment de leur indépendance. On n'était pas des fonctionnaires.

Cette liberté, ils la devaient à la vieille maison de commerce, au risque permanent, à la marque, symbole de qualité, honneur qui valait plus que l'argent.

Ces gens avaient bonne conscience. Ils savaient que leur richesse aventureuse était profitable à beaucoup. Ils ne regardaient pas plus loin; et peut-être, en effet, que cela n'était pas leur affaire. Leur affaire était de durer dans une époque dangereuse, celle de mon enfance où j'ai vu tant de ruines. D'autres continents produisaient alors ce qu'ils demandaient jadis à l'Europe. La patrie de la science et de l'industrie avait perdu son monopole; et cette histoire n'est pas finie.

Parfois, en France, venait au monde chez les bourgeois, un cœur épris de justice et de bonheur, amoureux de la raison ou révolté de naissance; des êtres généreux et intelligents, à l'aise surtout dans l'abstrait, un peu hommes de lettres. Ils détestaient la différence entre les riches et les pauvres, les abus, les bassesses; ils

MATINALES

consacraient leur vie aux opprimés. Ils ont beaucoup parlé et beaucoup écrit.

J'ai lu ces livres. Ils n'ont plus aucun sens. Aujourd'hui, ceux qui réclament le bonheur pour tous et la justice, et qui veulent un monde raisonnable, ont pris d'autres voies; ils ont d'autres méthodes et leur propre littérature.

Tant de livres inutiles, cela fait de la peine.

LES changements sociaux tiennent à des causes profondes, inéluctables, comme soumis à des sortes de mouvements cosmiques, sans relations avec la justice et la littérature. Il ne s'agit pas de ce que nous jugeons le meilleur; il s'agit de ce qui est permis.

Telle forme de la propriété et des entreprises, telle nature d'une classe dirigeante, tels rapports entre les hommes, dépendent d'un certain état du monde à une heure donnée; en particulier des effets de la science sur la production. C'est aux gouvernants à bien regarder l'heure.

Voilà trente ans, je disais à André Tardieu :
« L'industrie et l'agriculture scientifiques sont

MATINALES

incompatibles avec les frontières des nations européennes. » Tardieu n'était pas sot; il entendit ces mots comme dans un rêve; cela ne signifiait rien pour lui. Aujourd'hui, il comprendrait très bien.

A Bordeaux, pendant l'été 1914, il y avait du monde. Le gouvernement et son escorte s'étaient installés dans la ville. Bordeaux, si ouvert au soleil et à la pluie et qui semble trop spacieux pour ses habitants, contenait difficilement tant de Parisiens.

Un matin lumineux et chaud, venant de la campagne en tramway, je me dirigeais vers la Préfecture. Dans la foule qui recouvrait les trottoirs j'aperçus le vieux Rosny, toujours pâle, la barbiche très noire, le chapeau de feutre noir. Je ne sais plus ce qu'il m'a dit en agitant les bras; il me quitta tout de suite et je ne l'ai plus jamais revu. Il suivait le gouvernement dans ses

MATINALES

déplacements. En ce premier exode, on attendait de l'État un secours, au moins un conseil, une information, quand on avait encore un ami parmi les derniers représentants de la puissance.

Comme je sortais de la Préfecture, je rencontrai Pierre Mille qui ne parut pas étonné de me voir et je l'invitai à déjeuner à la campagne chez mes beaux-parents de l'époque.

Pierre Mille a beaucoup écrit comme Henri Duvernois. Pendant vingt ans, chaque semaine, il a donné une chronique au *Temps*, un conte au *Journal*, le dimanche. A présent je confonds les contes de Pierre Mille et ceux de Duvernois : des milliers. Tout cela est oublié; et pourtant, Pierre Mille, Duvernois, ils en savaient des choses, ils en avaient des idées et une jolie façon de dire tout cela.

Pour se rendre à la propriété où j'emmenais Pierre Mille, on prenait dans un faubourg un tramway cahotant, ouvert de tous côtés, et dont les rideaux flottaient au vent; la route était bordée de maisons basses. La veille, comme je rentrais la nuit par ce tramway, j'étais assis auprès d'un homme qui occupait l'extrémité de la banquette. Bientôt, je m'aperçus que mon voisin avait disparu. Il venait d'être happé par un camion chargé de planches. Je n'ai jamais vu plus discret effacement d'un homme.

MATINALES

Je fis asseoir Pierre Mille en face de moi, au milieu de la banquette, et je lui dis que nous serions arrivés dans une demi-heure.

Vue de la route, la propriété de mes beaux-parents (ils ne devaient plus la conserver longtemps), entourée de murs, avait l'air d'une réserve de beaux arbres qui ne seraient pas chez eux dans cette campagne assez maigre, avec des carrés de vignes, des bouquets de pins traversés par le soleil.

Les négociants qui avaient leur maison de ville pavé des Chartrons ou quai des Chartrons possédaient aux environs de Bordeaux une propriété dans ce genre ou un château, toujours assez modeste, et ses vignobles qu'ils allaient perdre bientôt, avec leur fortune, pour la plupart.

Cet été-là, on ne soupçonnait pas encore le proche avenir; on ne pensait à rien. Il y avait relâche. Les hommes étaient déchargés de toute responsabilité, les chefs de maisons plus silencieux encore que de coutume. On ne savait plus que faire.

Ces temps m'ont laissé un souvenir de vacances. Les jeunes gens, presque tous dans la cavalerie, étaient partis comme en voyage. Les enfants accourus chez les grands-parents. Des hommes restaient, qui se croyaient dispen-

MATINALES

sés de la guerre par leur âge ou par la grâce d'un conseil de révision. Clemenceau allait s'occuper d'eux. J'étais de ceux-là pour quelques mois encore.

Je vois cette table de famille, ces repas (que les enfants quittaient vite pour aller ramasser du bois dans le parc en vue des grandes privations), cette salle à manger dallée de marbre blanc et noir et sa desserte sombre. Je faisais déjà figure d'original parce que je me renfrognais quand on racontait d'étranges histoires sur la barbarie allemande. Je me demande d'où venait cette protestation. Peut-être du sentiment qu'il ne faut jamais parler de ceux que nous n'aimons pas, ni les juger surtout.

A cette table, ce jour-là, Pierre Mille était à mes côtés, je suppose. Je n'ai plus aucun souvenir de ce déjeuner. Pierre Mille est effacé pour moi, en ces heures-là, comme mon voisin au bout de la banquette du tramway ; il est tombé dans un oubli, dont aucun effort de la mémoire ne pourrait le tirer ; pourtant, de cette journée, une image m'est restée bien distincte : nous sommes assis sur un banc dans le parc, une table de fer devant nous ; sur la table, des tasses de café, une bouteille de cognac. Pierre Mille verse du cognac dans son verre (soif d'ancien colonial), un sourire dans les plis de son visage crispé. Bredouil-

MATINALES

lant, la voix un peu rauque, arrachant les mots de sa gorge, il dit :

— Les Français aimaient la République parce qu'elle leur f... la paix.

Et puis, je ne vois plus rien. Un jour, on m'a dit : « Pierre Mille a pris un rhumatisme en se baignant dans une rivière de l'Ariège »; et on m'a dit : « Pierre Mille est mort. »

Pierre Mille avait parlé de cette République « qui nous f... la paix », qui ne se mêlait pas de nos affaires, qui ne réclamait que de menus impôts, comme d'un régime défunt. Quand une guerre commence mal, on enterre tout de suite la République.

Elle s'est bien rétablie, à deux reprises; et chaque fois, pour s'occuper mieux des Français. Elle n'a pas fini de s'occuper de nous.

Après l'été de 1914, nous étions encore en vacances; mais j'allais entrer comme infirmier dans un hôpital d'où je sortirais malade, un vague roman d'amour en tête. François Mauriac ira dans les Balkans.

J'ai vu souvent Mauriac en cette fin d'année 1914, dans sa chambre, près du feu. Nous étions jeunes encore tous les deux; lui, déjà un écrivain. Il a toujours été un écrivain. Il connaissait son avenir qui ne l'a jamais étonné.

On annonça l'arrivée à l'hôpital du premier

MATINALES

blessé; un blessé léger qui était resté couché dans un fossé un jour et une nuit entre les lignes ennemies. Mauriac courut le questionner et revint déçu; le soldat n'avait rien à raconter, il n'avait rien vu. Je dis à Mauriac :

— C'est un paysan, ce n'est pas un écrivain, il n'a pas besoin de souvenirs.

Souvenirs ! Étranges parcelles de l'existence révolue qui subsistent au hasard quand le reste s'est englouti dans cette espèce de mort qui est en nous.

J'ai assez de souvenirs pour savoir que dans l'été de 1914 nous n'avons rien compris à ce qui se passait sous nos yeux, comme en d'autres temps semblables et dans tout l'intervalle.

Beaucoup plus tard, on racontera notre histoire qui commence en 1914. Même de plus jeunes que moi ne la connaîtront pas. Ils vont mourir trop tôt pour s'instruire. On meurt toujours dans la nuit et l'innocence.

Au lieu de replanter des vignes, après le phylloxera, mon grand-père entreprit, dans un sol crayeux, une exploitation agricole variée et moderne. « Je n'ai rien vu de semblable, c'est la plus luxuriante des oasis » dit Ardouin Dumazet en 1903 dans l'un des soixante-seize volumes de son *Voyage en France*. Tout ce qui fait aujourd'hui la richesse de la Charente dans l'ordre agricole est venu de ces innovations, après quelques retouches. Je n'étais pas né, et déjà vers 1878, le téléphone, l'électricité, la machine à faire la glace, les moissonneuses, toutes sortes de machines, et les engrais chimiques, et les bestiaux nourris d'aliments

MATINALES

étranges, s'émancipaient sur ces cinquante hectares de maigre terre; magie d'un vieillard fêru de science et de nouveautés.

Il était le capitaliste, le propriétaire, le maître; mais il s'est ruiné dans ses expériences qui furent profitables à d'autres.

Il était le maître; du moins il le croyait. C'est une illusion chez beaucoup. J'ai vu la révolte de la création contre le créateur; la création qui veut durer et renverse le maître.

Dans ce branle-bas qui excitait tant l'espérance, il y avait une jeune fille qui s'appelait Ida et dont la beauté ressemblait à une lumière — princesse de lumière, toujours en robes blanches. L'été, devant la maison enveloppée de lierres, on l'apercevait sur la terrasse, profil pur de statue grecque, une vapeur de cheveux blonds comme une auréole, col allongé, épaules tombantes, des yeux d'aigue-marine presque sans expression, assez distants de la commune humanité, comme si elle appartenait à un autre monde d'essence supérieure, un monde où il était permis d'être enfant, non d'être jeune, un monde où l'on ne riait pas. Aux gens de son entourage elle parlait d'une voix affectueuse, et soudain, comme rêvant, disait avec hauteur des choses indistinctes. Quelquefois, relevant sa jupe de toile, elle conduisait ses amies à tra-

MATINALES

vers la laiterie qui ruisselait d'eau et de lait dans le bourdonnement des écrémeuses.

La laiterie, c'était le royaume de Jacques le Suisse, un homme très grand et très doux, les bras nus, roses, comme amollis par cette humidité.

Dans un pignon de la maison, recouvert d'ardoises au bout du long toit de tuiles, la fenêtre de la chambre d'Ida ouvrait sur les branchages d'un orme, le soir plein d'oiseaux qui avaient l'air de dormir avec elle.

Une nuit, un couteau à la main, Jacques le Suisse entra dans la chambre d'Ida. Elle jeta un drap de son lit sur la tête de Jacques le Suisse qui fut pris comme un papillon.

Il était devenu fou, peut-être à cause de toutes ces machines qui ronronnaient autour de lui.

Ida eut une longue vie, et il lui advint des choses qui n'arrivent à personne.

Cinquante ans plus tard, sans annoncer ma visite, je suis revenu dans l'ancien domaine de mon grand-père. Cherchant les nouveaux maîtres que je ne connaissais pas, je me suis approché de la maison. Un chien dormait à la place où jadis s'élevait l'orme trapu et noir dont le feuillage verdissait la chambre d'Ida. Sur un fond de prairies des vaches paraissaient immo-

MATINALES

biles entre les peupliers. La laiterie respirait encore d'un faible souffle un peu aigre, mais tout ce qui jadis s'ébrouait et ronflait dans les salles ruisselantes était silencieux, et fini le défilé des carrioles tintantes qui ramassaient le lait de vingt villages. Personne dans les champs, dans les allées; ce domaine semblait appartenir à des chats, à de majestueuses volailles très paisibles, indifférentes à ma présence et qui n'avaient pas l'air tout à fait vivantes.

JACQUES DELAMAIN était un grand artiste en prose, quand il décrivait ce qu'il aimait : l'oiseau si mobile, multiple dans ses couleurs, ses coutumes et presque insaisissable. Ce n'était pas un écrivain-né; il le fut par accident. Tout à coup, pour exprimer ce qui était sa passion et comme l'obsession de sa vie, il eut un style de virtuose, le trait juste, infiniment souple et varié, sans surcharge, sans la moindre coquetterie dans la phrase; style nu, plein de nuances, avec des ressources incroyables.

Très jeune, il se fixa à la Branderaie de Garde-Épée, près de Jarnac; il vécut dans ce bocage, son domaine vraiment, même spi-

MATINALES

rituel; là était réuni tout ce qu'il aimait et qu'il n'a jamais épuisé, malgré tant d'intimité avec les choses de son goût et un grand savoir.

Il avait de l'éloignement pour les hommes et s'est même dérobé à l'amitié; il ne s'est guère avancé dans le monde extérieur, à l'aise seulement avec les Anglais qui parlent peu; il était Britannique de complexion, non par l'hérédité, fort différent des Français de son voisinage. J'ai connu des Français qui étaient des Hindous, des Nordiques, des Espagnols. Étrangers à leur communauté au plus profond de l'être, ils se replient dans une solitude plus dense que l'ordinaire retranchement des hommes; l'issue que veut cet isolement a souvent une forme originale. Sans doute, la crainte des hommes lui a ouvert les voies vers la nature, affinant sa faculté native de percevoir ce qui nous est caché. Les Anglais aussi sont de bons observateurs de la nature; elle est leur meilleure compagnie. Dans sa retraite, il a rayonné, lié à distance avec beaucoup d'amis, toujours généreux pour le principal. Il était scrupuleux en tout, sans effort, avec une parfaite élégance morale; il le fut dans sa maison de commerce, dans ses moindres démarches, dans son style secrètement musical, si adroit pour saisir ce qui

MATINALES

échappe à tous et qui n'eut jamais d'autre prétention que d'être fidèle.

Son indifférence aux attraits ordinaires de la société et aux convoitises communes n'avait rien d'agressif ni de présomptueux; la sagesse était chez lui pente naturelle. Parmi les fleurs qui furent son perpétuel ravissement, une jumelle marine à portée, épiant autour de lui la vie qui l'intéressait, il s'est créé son univers, bien enraciné au sol; je ne crois pas qu'il y entrât de grands problèmes, ni aucune sorte d'inquiétude, ni de certitudes aventurées, plus troublantes que le doute.

Une certaine façon de vivre, délicate et noble, épargne à l'homme beaucoup de soucis, et même lui permet de s'éteindre dans la paix; il est préparé à toutes les éventualités.

VOILÀ trente ans, j'ai eu la chance de faire bâtir une maison près de la Seine sur un plateau nu où les champs de blé venaient jusqu'à ma porte; on a construit des routes, les champs ont disparu et des maisons ont surgi dans un grand désordre. J'appellerai cette petite cité Buc-Chalo pour ne froisser personne; elle est peuplée surtout d'ouvriers et d'employés. Grâce à des lois secourables, ces gens sont aujourd'hui presque tous propriétaires de leur maison. La maison s'est peu à peu garnie d'objets longtemps désirés : salle de bains, frigidaire, radio; quelquefois il y a une voiture dans le garage; les enfants ont eu une bicy-

MATINALES

clette à leur taille. Tout cela à crédit. Ce sont les fruits de la vertu. Il faut beaucoup de vertus pour être un jour à son aise quand on a commencé pauvrement. La moindre tare, un esprit mal fait, l'alcool, on est perdu. Ces gens ont acquis un peu de superflu par de continuelles privations; mais des choses si difficilement obtenues sont vraiment votre bien et conservent leur saveur. Voilà les heureux de ce monde, barricadés chez eux, sans la moindre angoisse intellectuelle. Ils connaissent « le doux royaume de la terre ». C'est un royaume au ras du sol; à ce niveau, les choses matérielles, si précieuses, ont une dignité spirituelle.

Il y a aussi, à Buc-Chalo, des misères, des souffrances, des inégalités fort laides. Elles viennent d'un défaut des hommes ou de l'insuffisance des lois, incomplètes et mal appliquées. Il faudrait toujours plus de rigueur dans la législation, le contrôle, la police. Alors apparaîtrait une effrayante machine administrative, si minutieuse et opprimante qu'elle rend odieux ses moindres bienfaits. Sur le tard, Léon Blum a reculé devant ce monstre froid où il a vu l'aboutissement de sa doctrine. Pauvre monde, où le bon sens et le cœur ont quelque chose de dérisoire.

Jusqu'ici les lois ont apporté maint soulage-

MATINALES

ment, bien tardif. Les hommes de mon âge doivent se souvenir avec honte des temps où l'État ne semblait pas connaître la situation de ceux qui n'ont rien, face au chômage, à la maladie et à la vieillesse; ces temps où nos gouvernants étaient si sensibles quand il s'agissait de prestige. Le résultat de ces réformes, dont on ne discutera pas le principe, surprend quelquefois.

C'était une bonne idée que de faire profiter chacun gratuitement des bienfaits de la médecine. L'effet a été curieux, du moins à Buc-Chalo. La visite, presque sans frais du médecin, les remèdes gratuits, les radios, l'affection souvent bénigne, toujours douteuse et que l'on ne saurait dépister trop tôt, les congés que la prudence impose, les villes d'eaux à la portée de tous, ont ouvert à ces gens un monde dont ils n'avaient pas l'idée. Ils ont découvert la maladie. Trois dames, naguère à bicyclette, maintenant en voiture, n'arrêtent pas depuis l'aube de faire des piqûres; car tout le monde est malade à Buc-Chalo.

Pendant que les médicaments sont déversés sur le peuple de Buc-Chalo, le docteur qui me surveille dit : « Pas trop d'antibiotiques, on connaît mal les effets; pas de remèdes, ils ne

MATINALES

valent rien, et même ne gênons pas la petite maladie en cours; si on l'interrompait on ne sait pas ce qui peut arriver. »

Il y aura toujours une classe de privilégiés.

Railler les mœurs de son temps, vieille habitude chez les humains, à toutes les époques; une rengaine. L'idée de progrès a bientôt paru burlesque à des gens si malicieux.

Pourtant ces hommes mécontents à travers les âges ont agi avec conscience sans craindre l'effort; ils ont écrit des livres avec beaucoup de soin. Ils ont fait de leur mieux entre les soupirs. Cet acte de foi est singulier; l'espérance est ancrée chez les hommes. Ce sont des mystiques.

PRÈS de la route qui passe devant ma maison on a construit un grand bâtiment. Il appartient à un ancien maçon devenu entrepreneur, un Italien que j'ai vu arriver très pauvre voilà trente ans. Deux étages de l'édifice sont consacrés aux logements de ses ouvriers, ce qui lui a valu des facilités pour construire. Il y a des hangars pour les camions et les matériaux, un appartement séparé pour son fils qui est marié. Ce fils, né en France, est vraiment un Français, nulle trace de l'origine italienne; un beau garçon, vif, intelligent, travailleur; un monsieur. Il a épousé sa cousine, la fille d'un boulanger de Vérone, qu'il voyait quelquefois pendant ses

MATINALES

vacances en Italie. L'entrepreneur et son fils travaillent surtout pour l'État, mauvais client paraît-il; les banques refusent d'escompter les engagements de l'État qui ne tient pas ses promesses.

Hier soir, je suis passé chez eux. J'entrai directement dans la cuisine qui donne sur la cour. Un globe électrique au plafond illuminait la pièce toute brillante de carreaux blancs sur les murs; une profusion de lumière intense et qui aveuglait quand on venait du dehors. Dans une pièce voisine, la jeune femme m'avait entendu : vingt ans, jolie, amaigrie il me semble. Je lui dis :

— Vous êtes bien éclairée ici; cela brille. C'est pour vous distraire que vous avez tant de lumière ? Au moins deux cents bougies.

— Oui, cela distrait.

Elle a un fort accent italien; elle sourit et pourtant le visage reste morne. Je me demande comment j'ai vu un sourire; je l'ai senti dans la voix, peut-être.

Je répète :

— C'est gai, la lumière.

— Cela tient compagnie.

— Il n'est pas là ?

— Il rentre tard; il travaille à Paris. Ils font un garage.

MATINALES

- Vous dînez tard ?
- Oui.
- Vous êtes seule toute la journée ?
- Il travaille à Paris.
- Quand il rentre, il a des choses à raconter. Il est content de ses affaires ?
- On ne parle jamais de ses affaires.
- De quoi parlez-vous ?
- Il ne parle pas ; il lit le journal.
- Vous êtes très heureuse. Votre mari est charmant. J'aime beaucoup votre mari. A quoi pensez-vous toute la journée ?
- Cela dépend des jours.
- Qu'est-ce qui fait la différence entre les jours ?
- Les pensées.
- Ce ne sont pas toujours les mêmes ?
- Non. Cela dépend des jours.
- Pourquoi avez-vous des pensées tristes ?
- Je ne sais pas.
- Je vous l'ai dit : c'est un enfant qui vous manque.
- Il sera là dans quatre mois.
- Ah ! je ne savais pas... C'est très bien.
- Cela m'occupera.
- Vous ne manquez pas d'occupations.
- Bien sûr ; je suis seule pour tout faire ici ; mais cela m'occupera.

MATINALES

C'est là une vieille histoire et que je connais bien. Si je devais écrire de nouveau l'*Épithalame*, je n'y changerais rien. Cette histoire recommencera toujours. On me disait : « Ce sont là ruminements et peines de jeunes bourgeoises désœuvrées. » Dès qu'il s'agit de sentiments, je n'ai vu aucune différence d'une classe à l'autre (s'il existe des « classes »), ni dans telles ou telles conditions de la vie matérielle ou de l'éducation. La différence est dans la façon de s'exprimer et la conscience que l'on a de ses sentiments.

Je pouvais deviner ce que la jeune Italienne ne disait pas; et aussi l'ignorance de l'homme intelligent et distrait devant l'épouse silencieuse.

La distance entre eux ne venait pas du lit nuptial; au contraire, le sommeil pouvait unir ces deux êtres si séparés le jour, et même c'est la fusion dans le sommeil qui finira par l'emporter.

On oubliera l'idylle, l'amour d'une saison pour la cousine de Vérone, l'espoir du mariage, la noce, puis le brusque effacement de l'homme en lui-même; et la femme seule à la maison sous le violent éclairage électrique.

Alors viendra l'enfant, des enfants, beaucoup de traverses, un sourd travail du cœur, des ouvertures douloureuses de l'un à l'autre, tant de choses qui parfois font un amour.

MATINALES

La petite Italienne est une transplantée de Vérone, loin des siens, sans amies, avec une belle-mère rigide, montée sur les principes, très rude, durcie par la pauvreté et puis par l'argent, et qui a une voix timbrée, presque stridente; mais une jeune épouse est toujours une transplantée.

Le frigidaire, la salle de bains, la voiture, tous les cadeaux de la science, et les refontes de la société les plus profondes que l'on puisse imaginer, tout ce que l'on peut faire les uns pour les autres, et la justice, et la raison viennent échouer sur cette énigme : l'union difficile de deux êtres, mal assortis parce qu'ils sont d'une espèce différente. Le bonheur est là pourtant, nulle part ailleurs; il est là, promis à la fois et refusé.

Cette énigme n'a pas échappé aux reconstituteurs de la société. Ils n'attendent pas tout de la science. Ils se figurent que cette énigme est si mortifiante parce qu'une classe pourvue et paresseuse, pépinière d'écrivains, a trop raffiné sur les sentiments. Les hommes trouveront le salut dans l'amour de la communauté et le bien général de l'humanité.

L'expérience a été faite sur un espace limité, mais un bon terrain. On ne fera pas mieux dans ce sens. L'Allemand est peu communi-

MATINALES

catif de nature; il n'a de vraies relations avec autrui qu'à travers un symbole, un spectacle, une doctrine, une construction qui le surpasse, une communion; il est de nature religieuse, ce que nous traduisons en France par le mot discipline. Le national-socialisme convenait à son génie particulier. Il s'agissait, pour les chefs, d'arracher le peuple à lui-même et au chômage, de le faire travailler sans le payer, de susciter chez tous un dévouement irréflecti. Le bonheur, c'était le sacrifice; un peu adouci par les fêtes.

On nous a parlé avant 1939 de l'enthousiasme des foules dans les cérémonies si bien organisées. Ce que j'ai vu d'assez près en 1937 n'était pas si chaleureux. Je me souviens, en été, de trains bondés d'enfants que l'on enlevait à leurs familles pour les retremper dans les esprits de la nature et le culte du groupe.

Il me semble que tout le monde pleurait.

POUR mes promenades matinales, je m'impose un but : une maison sur la pente des coteaux qui bordent la Seine. J'ai vu s'agrandir cette maison par le haut et par le bas, se parer à l'extérieur de petits escaliers qui se superposent, terrasses, stores, pots de fleurs dans les recoins. On dirait une maison de Positano, la ville des escaliers. C'est l'œuvre d'un homme ingénieux, employé à la Compagnie des eaux et de sa femme Adine. La maison resplendit dans une espèce d'allégresse ménagère; Adine est une enfant des Ardennes où l'on veut que tout brille. La vue s'étend loin sur le fleuve et la plaine; le ciel immense dévide lentement ses nuages.

MATINALES

J'ai pénétré quelquefois dans cet enclos béni pour faire une visite à la mère d'Adine, qui est aveugle et ne semble pas s'en douter; elle percevait à sa façon le bonheur qui l'entoure; si on lui apporte des roses, il suffit de lui dire la couleur, elle voit ces roses en les respirant. Elle paraît d'une race plus fine que sa fille; mais Adine, confinée dans les besognes de la maison, ne craignant pas les plus rudes, est devenue de nature rustique, une paysanne par volonté; ainsi, elle s'accorde mieux à son mari, si adroit de ses mains, et dont la seule passion est celle de menuisier.

Je disais à Adine :

— Un mari sans défaut, c'est rare. Le savez-vous ? Les défauts des hommes sont terribles. On ne goûte jamais bien son bonheur, parce qu'on ne connaît rien d'autre... Et cette vue !... Ce silence !... Et vos deux filles, et le garçon, si gentil garçon ! Un garçon qui travaille bien, c'est très rare, le savez-vous ?

Elle répondait : « Oui... Oui... » avec un sourire que je comprenais mal, un ton ambigu, à la fois inflexion ravie et soif de bonheur pas tout à fait satisfaite.

Après des années d'absence, quand je suis revenu chez moi, Adine était morte. On s'était

MATINALES

trompé sur sa maladie. Tous les remèdes étaient un contresens. J'ai parlé de cette maladie au peintre Durieu, le seul ami que j'ai dans les environs et qui connaissait Adine. Il était son voisin. Il me dit :

— Elle ne voulait plus vivre.

— Elle, si heureuse !

Il répondit :

— Ce n'est pas sûr.

Plus tard, par bribes, il me donna l'explication de ces mots.

Quand il eut soixante ans, Durieu dit à Adine :

— C'est mon anniversaire aujourd'hui et je me suis promis de vous faire un aveu quand j'aurai atteint l'âge qui vient de me surprendre. Je vous aime depuis que je vous connais; je n'ai rien dit pendant quinze ans; vous n'avez rien deviné. A présent, je peux vous le dire. Il me semble que tant de respect pour vous mérite aujourd'hui une récompense.

Il y avait sans doute un peu d'exagération dans cet aveu, mais la charmante Adine pouvait lui plaire.

Il eut une récompense qu'il n'attendait pas. Flattée, émue par ce secret si bien gardé et si longtemps, Adine lui ouvrit son cœur :

— J'ai pleuré toute ma vie.

MATINALES

Après son mariage, peu après, elle aima un jeune homme qui habitait Paris. Elle résista; rien ne s'est passé.

Elle n'était pas si fière de sa vertu; elle avait des remords de tous côtés; peut-être le remords d'avoir repoussé l'amour. Dans ses confidences à Durieu, elle revenait toujours à sa peine principale : un mari excellent, qui l'aimait et qu'elle n'avait jamais aimé. Sa mère avait voulu ce mariage. « Un jeune homme si bien ! » On est marié, on ne sait pas pourquoi; et voilà les enfants; tout est fermé autour de soi.

Ce n'est pas l'amour pour un autre qui a le plus troublé sa vie; son vrai chagrin fut le sentiment d'un mariage sans base, sans amour; il y avait un manque, un mensonge à l'origine, et à travers tout.

J'ai demandé à Durieu quelle récompense il avait exigée pour sa belle conduite dans le passé.

— Peu de chose, dit-il, mais qui m'aurait fait plaisir. Je lui ai demandé de l'embrasser. Elle m'a dit qu'elle réfléchirait. Elle a réfléchi et elle a dit non. « Mon mari m'embrassera en » arrivant. J'ai de l'estime pour lui et peut-être » que je l'aime à présent; je n'en sais rien. C'est » impossible pour moi, voilà tout. »

MATINALES

Durieu me parla encore d'Adine; il en parlait souvent.

Je lui dis :

— C'était une femme bien.

— Une femme qui vivait dans le sacré, une femme de grande dimension; les sentiments, les sensations disproportionnées avec le réel et comme déraisonnables. Ces femmes se font un monde de tout, un monde à elles. Quand elle jetait du grain aux poules, à la voir, on ne se doutait de rien.

CHEZ Durieu, j'ai rencontré Suarès, le jeune mari de Lydie; il a vingt-cinq ans; un beau garçon bien d'aplomb. Il occupe un emploi à Orly.

Lydie doit avoir trente ans; c'est son second mari. Elle travaillait dans l'atelier de couture d'Hermès et vient de quitter cette place pour vivre à la campagne. On cherche un logement pour le ménage. Durieu a toujours une chambre à offrir; il héberge le couple qui fait des explorations dans la région. Lydie veut une maison en bois sur les coteaux d'Herblay qui bordent la Seine, au milieu des lilas où elle a passé son enfance.

MATINALES

Suarès eut une jeunesse affreuse. Sa mère était hollandaise, son père tzigane. Tzigane, ce n'était pas une bonne référence pendant la guerre de 1940. Son père, sa mère, sa sœur, ses deux frères sont morts, victimes de l'exterminateur et de ses dogmes.

Il est intelligent et nous avons parlé de politique. Je l'écoutais respectueusement, approuvant tout ce qu'il disait. Mes opinions n'auraient eu aucun sens pour lui. Dans ce moment, où je ne pensais qu'à lui, elles n'en avaient pas pour moi. Je songeais seulement à ces blessures que tant d'êtres portent aujourd'hui en eux. Certaines idées ne sont plus que les réflexes de la douleur.

J'ai vu Lydie enfant et je retrouve aujourd'hui la fillette dans la femme assez étrange qu'elle est devenue, je ne sais quoi de sauvage sous les apprêts délicats, les yeux brillants, à peine soulignés d'un trait presque invisible, les cheveux bouffants, légers et d'une couleur naturelle. C'est une singularité fascinante, cette touche de la nature intacte parmi les discrets artifices; les mains aussi, sans peinture sur les ongles, plus naïves qu'elles ne le sont d'ordinaire, voltigeant autour d'elle comme au souffle d'une parole ardente. Elle parle très vite. Dans son langage pittoresque, elle est romancière. Comme tout

MATINALES

le monde elle veut écrire, mais elle manque de patience. Ce couple est vêtu à la mode la plus voyante et coûteuse. Toujours sans argent, ils distribuent des cadeaux à tout le monde. Des enfants de Bohème.

Suarès me dit qu'ils ne trouveront pas un logement tout de suite, parce que Lydie visite toutes les maisons, surtout les villas du côté d'Herblay. Les grandes maisons dans un parc, même habitées, ne l'arrêtent pas. Elle trouve le moyen d'entrer, d'être reçue et d'inspecter la maison, racontant des histoires qui l'amuse autant que la visite. Les gens ne comprennent rien, ils sont ravis. Suarès ajoute :

— N'est-ce pas, Lydie est séduisante.

Je regarde Lydie fixement et je lui dis :

— Vous aimez encore à visiter les maisons ? Vous êtes venue ici pour respirer votre enfance. J'ai connu votre amie Cordélia. Vous ne la retrouverez plus. Elle a été enlevée. Elle est à Brazzaville.

Le visage de Lydie s'obscurcit dans un papillement orageux, les yeux un peu égarés ; un sourire tortille sa bouche comme une envie de pleurer ; mais elle ne dit rien.

Elle avait dix ans vers 1935 quand ses parents s'installèrent près d'Herblay pour être gardiens

MATINALES

de la villa Carbini; l'une de ces maisons à flanc de coteau qui appartiennent à des Parisiens; ils viennent l'été de temps en temps deux jours.

Une vieille calèche avait transporté le mobilier de la famille et la petite Lydie blottie au fond de la voiture regardait par-dessus le dos du cheval le paysage mouillé, la Seine au bas des coteaux de lilas.

Échappant à ses parents, c'est dans les lilas qu'elle allait vivre pour y construire des cabanes avec son amie Cordélia. Elles se donnaient ces rendez-vous par des bouts de lettres dans une boîte secrète, sous une pierre.

— Où est Lydie ?

— Elle est dans les lilas.

Les lilas, c'est aussi les fourrés de violettes blanches, l'herbe dorée pleine de grillons, les buissons de mûres, les trous à renard dans le sable.

Bâtir une cabane avec Cordélia, ce n'est pas assez quand il y a la grande maison Carbini toujours fermée, si imposante que la gardienne n'ose y pénétrer.

— C'est une maison abandonnée, dit Lydie à Cordélia. Toutes les maisons ici sont abandonnées. Tu vas me suivre.

On passe à travers des barreaux, les épaules d'abord, en biais. C'est grand là-dedans, on a

froid. Il faut traverser la cave; tant de bouteilles ! de gros tonneaux... Une goutte d'eau tombe d'un robinet mal fermé; cela fait peur comme une chose vivante.

Toujours la première, dans la cuisine :

— Touche à rien, dit Lydie, mais reste; ou bien je ne te parlerai plus de ma vie.

Elle monte sur une chaise, trouve la boîte à gâteaux, goûte à toutes les bouteilles qui ont des étiquettes colorées pour voir si c'est sucré. Ailleurs, il y a des tapis, des meubles dans l'obscurité; elle tire tous les tiroirs; un trésor, des chiffons soyeux; on se déguise devant la glace sans rien voir. Un bruit d'oiseau; c'est la panique, on laisse tout en désordre. Une lueur dans la persienne; par la fissure, Lydie aperçoit sa mère qui tourne dans le jardin, rentre du bois, vide une bassine. Au second étage, dans une salle de débarras, on respire mieux. Lydie grimpe sur un escabeau, soulève la lucarne; enfin, elle voit le ciel, un bout de la Seine, la forêt de Saint-Germain dans le lointain gris.

Il y a d'autres maisons pour d'autres jeudis; surtout une maison redoutable, recouverte de lierre, cachée par des arbres. Il faut escalader le grillage très haut et souple, entrer par le soupirail en cassant la vitre avec une pierre, et cela fait du bruit.

MATINALES

Ces transes, ces découvertes, ces secrets, ce sont les plaisirs de Lydie à dix ans. En classe, on chuchote des mots mystérieux : « la maison aux lions », la « maison de Barbe-Bleue », ainsi nommée à cause d'une salle dallée qui résonne drôlement.

Cette époque des escalades, des grandes peurs, des grillages si difficiles à soulever de terre et que l'on déracine avec de petits ongles noirs, voilà ce que Lydie est venue chercher, et qui est encore si proche, mêlé au goût des pommes vertes, à la pluie dans les lilas, l'odeur de la Seine, les petits vers sous la mousse, les culottes déchirées.

Aujourd'hui, les parents de Lydie habitent à Buc-Chalo une mesure sur la route qui passe devant la maison de Durieu. Le père est à demi paralysé, mais n'obtient aucun secours parce que l'infirmité n'est pas complète; il souffre de l'estomac, geignant avec cet enfantillage des gens qui furent toujours pauvres; la mère garde l'enfant que Lydie a eu de son premier mariage; il y a toutes les misères dans cette bicoque.

— Allons voir mes parents, dit Lydie en observant son mari.

Elle a remarqué une légère contraction dans

MATINALES

le visage de Suarès. Aussitôt, elle improvise une complainte.

— Il n'est pas bon. Ça l'ennuie de voir les petits vieux. Il en revient triste. Après, on se dispute toute la nuit. Nous divorcerons. Je ne peux pas aimer un homme sans cœur.

Cela ne veut rien dire; c'est pour parler, jouer à la femme qui part; jouer toujours, déguisée en homme, avec un pantalon, un large tricot à carreaux mordorés.

Je me doute que le jeune homme ne peut plus supporter même le seul aspect de la souffrance. Il en a trop connu dans son enfance; il refuse le monde du malheur.

JE disais à Lydie :
— Puisque vous visitez tant de maisons, voyez donc celle de M. Courtois. Vous me direz ce qui s'y passe. Elle est au bout de la grande avenue d'Herblay; tout près de la maison qui appartenait à Ferny, un chansonnier de Montmartre, du même côté de l'avenue.

Depuis longtemps, je connais M. Courtois de vue. Je ne lui ai jamais parlé. Il prend le train pour Paris chaque matin et rentre le soir. C'est un solitaire, un vrai solitaire. Il n'adresse la parole à personne. Quand je le rencontre sur la route, je le salue. Sans me regarder, il élève jusqu'au bord de son chapeau une main de

MATINALES

plomb. A le voir, si desséché et funèbre, on le croirait malade. Sa maladie, c'est la passion de la solitude. Il a fait construire, voilà vingt ans, la grande maison dont je parlais à Lydie, et je me demande pourquoi. Naturellement, il n'est pas marié; il s'agit d'être seul. Il joue du piano; personne ne l'a jamais entendu.

Cependant, une dame mûre s'est installée chez lui pour tenir sa maison. Elle avait une fille, laquelle s'est mariée et a eu des enfants. Tout ce monde habite chez le solitaire qui est maintenant relégué dans une chambre avec son piano. Il n'est vraiment seul que sur la route, et c'est pourquoi il marche si lentement.

Qu'est-ce, au fond, cette passion de la solitude si mal défendue, vivace toujours au cœur de cet homme? Fuir le monde pour travailler ou prier, ce n'est pas la solitude. Je ne puis imaginer une forme de solitude qui soit vraiment la solitude. M. Courtois est un solitaire absolument inabordable. On dirait qu'il ne sait pas parler; tout moyen d'expression lui est interdit. La solitude, c'est peut-être l'impossibilité de s'exprimer. Pourtant, il y a le piano.

PARLANT de Simenon, Félicien Marceau me dit :

— Son univers s'impose avec force, mais ses personnages se distinguent à peine les uns des autres. On se souvient de l'ensemble, non du détail. Parfois un personnage se détache un instant comme la dactylo de *Lettre à mon Juge*, une petite poule, dénuée d'âme, dénuée de tout, se nourrissant à peine dans les bars, réduite à ses nerfs, et même incapable de partager l'amour.

Je n'ai pas besoin de lire le roman ; ces mots de Félicien Marceau me suffisent. Je connais cette dactylo et sa pâleur de rousse, je connais

MATINALES

tous les « personnages » possibles. Elle s'appelle Henriette. Elle disait que son fiancé, fils d'un riche coiffeur, lui avait donné un « sanitaire ». Elle se promena avec ce brillant qu'elle a bientôt rendu à son fiancé pour épouser un Polonais pauvre. Elle aimait ce Polonais autant que cela lui était possible. Elle eut trois enfants en trois ans. La maternité lui monta à la tête. Elle prit en dégoût son mari pauvre et malade qui lui donnait si vite tant d'enfants. Elle a vieilli; elle est devenue de plus en plus misérable; une femme du malheur. Voilà un autre roman, car la vie superpose les personnages sans souci de l'unité, ni d'aucune règle. La petite Henriette a disparu; on la retrouvera chez d'autres dactylos bien coiffées, qui se nourrissent mal, qui voudraient un « sanitaire ».

J'HABITE près de l'école des filles et des garçons. A six heures, le soir, garçons et filles rentrent à la maison; ce n'est pas du tout la même espèce. Les garçons, déjà guerriers ou gangsters, sont la terreur des filles; une haine qui sera tenace commence en bas âge; on réglera cette affaire dans le mariage.

Les garçons deviendront des hommes sur le tard; les filles sont tout de suite des femmes; pour elles, la vie est longue; à vingt ans, beaucoup sont fanées.

En hiver, à six heures du soir, c'est la nuit. Quelquefois, à la fin du jour, au bas du ciel, au-dessus de la forêt de Saint-Germain, une

MATINALES

rougeur de braise apparaît et s'éteint vite; alors, dans la nuit de cendre, sur la plaine obscure du côté de Paris c'est comme un fourmillement d'étincelles tombées. Un réverbère s'illumine devant l'école; d'autres encore, de loin en loin, au bord de la route. Il y a des espaces éclatants et des couloirs de ténèbres entre les champs noirs. Par groupes, les petites filles transies, s'arrêtant un moment toutes agglomérées dans les ronds de lumière, parcourent jusqu'à la maison le chemin de l'épouvante. La peur, des imaginations travaillent ces têtes un peu folles; déjà romantiques.

En les regardant, je pense au Barbezieux de mon enfance. Toutes les variétés humaines étaient représentées dans la petite ville; un rouquin, figurant la luxure, traquait les femmes et les filles tout le jour. Quand il rentrait chez lui, une nombreuse famille l'accueillait avec bonté; sa femme était restée à coudre bien paisiblement près de la fenêtre, le rideau à demi relevé, à cause de l'ombre d'un orme devant la maison.

A la sortie de l'école des petites filles, le rouquin allait faire un tour sur la route. Celle qu'il avait choisie remarquait ses gentilleses. Ce n'était pas un satyre; il attendait qu'elle eût dix-sept ans et se souvienne encore du monsieur

qui était si aimable. Il devait se croire immortel, regardant passer les générations.

J'ignore les suites d'une cour si patiente. Il eut des déboires, j'imagine, à cause de certaines fautes de traduction. Montriveau a cru longtemps que la duchesse de Langeais était coquette. Les hommes croient facilement que les femmes sont coquettes. Montriveau s'avisa enfin que la duchesse ne l'aimait pas. C'est à quoi les hommes ne pensent point tout de suite. Les petites filles ont déjà des yeux pleins de tendresse et de curiosité; cela ne signifie rien.

Il y en avait une, à Barbezieux, qui se nommait Blanche; à douze ans elle avait des yeux merveilleux, difficiles à lire. Elle a gardé toute sa vie ses yeux d'enfant, très grands et brillants. Elle avait des cheveux blonds qui sont restés blonds. On regardait beaucoup cette jolie petite fille. Le plus élégant des Barbeziliens, un homme de quarante ans, dont on remarquait les pardessus d'étoffe claire, très longs, eut une passion pour cette enfant; il voulait l'enlever, et même le déclara. Il avait ses entrées dans la maison. Après son aveu, il partit pour Royan et se tua en se précipitant du haut du phare de la Coubre. Ces grands désordres du cœur viennent du cerveau.

Blanche avait peur maintenant de tous ceux

MATINALES

qui la regardaient. Elle n'a plus grandi, comme si un baiser trop chaud de son amoureux avait arrêté sa croissance. A dix-huit ans, les épaules larges, le buste bien fait, et toujours ses yeux si grands, si brillants, un visage adorable, elle était petite comme à douze ans. Elle avait honte de sa taille, elle se croyait une naine et n'osait plus sortir.

Ses parents s'inquiétèrent de cette claustration. Une amie de la famille qui habitait Biarritz prit Blanche chez elle comme vendeuse. On pensa que ce changement de ville lui serait bon.

Cette dame possédait à Biarritz une boutique pleine de journaux, de livres et des meilleurs cigares; pendant l'été, les étrangers y venaient en foule. L'étalage intérieur de la boutique était surélevé; les vendeuses circulaient derrière, sur une étroite estrade qui longeait les murs. Grâce à ce piédestal, cachée jusqu'à la taille par le meuble et les vitrines, Blanche paraissait grande. On ne soupçonnait pas le socle qui la haussait; on remarquait sa beauté, sa mémoire, sa virtuosité dans le calcul mental, ses gestes prompts, bras nus, dodus, jamais brunis, le bout des doigts seulement un peu noirci par le papier des journaux, quand elle offrait l'objet désiré avant la demande. Elle connaissait les goûts de chacun, des familiers pour elle. On l'attendait dans

MATINALES

la rue, à la fermeture de la boutique, et encore le matin; mais elle habitait dans la maison et ne sortait jamais; son amusement, c'était le défilé des messieurs si polis, si souriants, qu'elle connaissait tous, et qui venaient sans cesse de la rue où il y avait tant de soleil.

L'hiver, quand le vent de la mer crie dans les rues et souffle sous les portes, elle restait plus longtemps dans sa chambre, lisant les romans de la boutique, sans couper les pages, rêvant à la saison des beaux messieurs en pantalon blanc.

La boutique et la maison furent vendues et les successeurs n'ont pas voulu garder Blanche parce qu'ils avaient trois grandes filles; mais elle a eu ces bonnes années. Ce qu'elle regretta le plus, ce sont les romans.

EN Charente, les inondations sont la règle. Chaque hiver, une nappe d'eau livide, stagnante, hérissée de branchages en aigrettes, recouvre les bas-fonds auprès de la rivière. Des gens qui ont pratiqué Nietzsche construisent leurs maisons sur le Vésuve et au bord des fleuves, étonnés toujours par les inconvénients.

Cet hiver, la Seine devant Buc-Chalo offre cette désolation calme des eaux étalées sur les champs. Les arbres à demi noyés, délicats croquis au crayon sur fond blafard, marquent les rives de la Seine qui s'est perdue dans ses débordements. Les bateaux plats ne passent plus; les mouettes sont parties; sur les hauteurs qui bor-

MATINALES

dent un côté de la Seine, il y a du silence dans l'air; on découvre un paysage d'eaux qui a des reflets de neige grise dans les brumes. Il faut de l'imagination pour penser que cette paix a fait des malheureux; l'imagination change l'aspect de tout; j'allais m'en apercevoir, car j'ai prolongé beaucoup ma promenade matinale. J'ai atteint les bois de Saint-Cloud; du moins les abords, fouillis de sombre guimpe dressé contre le ciel sans couleur, et l'emmêlement des grands fûts verdâtres.

Marc habite dans ces bois. Je me rappelle que sa femme est souffrante; subitement, une certaine image que j'ai de Marc depuis mon enfance se défait.

J'ai toujours considéré Marc comme un sage. Dans sa jeunesse, il fit du commerce au Maroc; assez riche, bientôt, il a tout quitté. Pour lui, l'argent est sans valeur au-delà du strict nécessaire. De la vie, il n'a voulu que les agréments, abhorrant les prétentions de l'esprit, la folie des grandeurs sous toutes ses formes. La musique lui suffit. Il a peu d'amis, ne cherchant pas à connaître les hommes; une vieille littérature en donne l'avant-goût; inutile d'approfondir. A vingt ans, il a épousé Mathilde. Ce que fut son amour pour Mathilde, je ne pourrai le dire. Si un homme garde un secret, c'est celui-là.

MATINALES

Je m'avise, tout à coup, que si Marc est un solitaire, c'est parce que Mathilde est auprès de lui; il n'aime que Mathilde; il n'a rien voulu d'autre que Mathilde; elle a toujours été là, le matin, le soir et tout le jour. Sa philosophie, ce je ne sais quoi d'invulnérable que j'admire en lui, son goût de la vie, sa gaieté, c'est Mathilde; Marc, c'est Mathilde; et il ne resterait plus rien de cette construction intérieure dont il est fier, qui le soutient, qui est sa personne même, si Mathilde disparaissait. Ce n'est pas la mort qui lui ferait peur, c'est le néant de la vie.

DES romanciers, dont je suis, sont attentifs au réel. Le mot « réel » est trompeur. Ces écrivains inventent et pourtant ils ne sont pas libres; ils respectent dans chaque mot une exacte correspondance avec un modèle intérieur; ils ne s'écartent pas de la vérité. Cette vérité est certaine, même impérieuse, et pourtant elle est imaginaire.

Marc me fait penser au couple que j'avais en tête lorsque j'ai écrit *Romanesques*. Je dois ce roman à deux êtres qui ont existé. Ils sont morts. L'homme, qui était mon ami, s'appelait Corbet. Je disais à Corbet qu'il devait écrire. Il me répondait : « Je ne pourrais parler que

d'une chose, elle est trop intime, elle tient à des circonstances trop particulières; cela n'intéresserait personne. »

Cette chose singulière, c'est qu'il aimait depuis vingt ans une femme qui l'aimait. Son amour était lucide et calme. Corbet n'avait pas ces dispositions natives qui créent la passion quand les événements s'y prêtent. Il avait épousé sans délai, dans son âge mûr, la femme de son choix. Il trouvait cette femme belle et délicieuse. Il n'avait jamais eu de liaisons. Dans les femmes, il n'aimait pas la femme; chez les hommes, il ne supportait que l'intelligence féminine. Jusqu'à son mariage, il fut vraiment un célibataire. L'amour paraît sans raison; dans ce cas, la raison était claire : le besoin de parler. Nous n'avons jamais l'occasion de parler, sauf pour ne rien dire. Corbet avait besoin de parler la vie, faute d'en écrire, afin de la toucher et de la construire. Il ne pouvait parler qu'avec la femme qu'il aimait. Quand il disait : « Elle est ma vie », je le comprenais très bien. Il n'aimait rien d'instinct; il n'avait aucun sentiment naturel, mais le goût d'une certaine ligne du corps, un goût de la chair à sa façon. Il était fier de ce goût : les restes du primitif chez l'homme lui paraissaient admirables.

Avec le temps, engagés à jamais, ils paraiss-

MATINALES

saient moins accoutumés l'un à l'autre, plus vulnérables, plus sensibles à la déception, s'épiant sans cesse, perdus dans l'obscur intimité des natures et des cœurs où tout se déforme et blesse le fond le plus irritable de l'être. Je tâchai de le soustraire à un sentiment si tendu; il était las quelquefois d'une servitude et de complaisances qu'il se figurait sans limites; mais il ne pouvait plus supporter une température moyenne de la vie; éloigné de sa femme, il n'avait plus d'existence.

Elle fut atteinte d'un cancer dont elle souffrait peu. La dernière année, ce mal lui troubla l'esprit. Elle regardait son mari comme un être odieux, amateur d'aventures et qui l'avait toujours trompée, un fourbe, un cruel qui la tuait. Il écoutait avec patience ces accusations monotones et détaillées. Tout le jour et la nuit, il tâchait de dissiper ces hallucinations et d'en extirper les menues racines si vivaces, parlant doucement, tout à coup furieux comme s'il s'adressait à un être sensé. Les parents voient un enfant changer entièrement de visage et d'âme et cette substitution n'affaiblit pas la certitude qu'ils ont de son identité; de même, sa femme n'avait pas changé pour lui dans la maladie, elle était encore la femme belle et délicate qu'il avait toujours aimée. A cette époque

MATINALES

de grande nervosité, elle ne pouvait supporter personne auprès d'elle, sauf son mari. Elle a fini, je crois, par le persuader qu'il était vraiment cet homme abominable, et après tout elle avait peut-être raison.

Elle mourut, et il ne paraissait pas malheureux; il restait chez lui, l'air un peu endormi et disait souvent : « Quelle paix ! » Il est mort trois semaines après sa femme. Un matin, il ne s'est pas réveillé.

LE mépris est un sentiment paisible, différent de la haine, jalousie, rancune, qui ont toujours quelque violence; le mépris est proche de la pitié.

On connaît l'histoire : deux anciens amis brouillés décident de se rencontrer pour se réconcilier. Ils se donnent une poignée de main; ils ne se sont jamais revus.

Le seul pardon, c'est l'oubli; sinon, état instable. On pardonne suivant le jour; il y a de mauvais réveils, des apaisements trompeurs.

On n'en finit jamais avec une vieille querelle; même l'oubli n'est pas sûr; il y a des maladies qui retournent la mémoire; ce qui a été longtemps supporté n'est plus tolérable.

MATINALES

Un bon épiderme qui ne se laisse entamer par aucune blessure, voilà l'unique protection. Pas trop de sensibilité. La rancune asservit; le coupable est libre, il ne se doute de rien.

A Buc-Chalo, le vieux village, souvent inondé, s'étend au bord de la Seine, suite de fermes sous les toits de tuiles grises. Jadis, ces paysans vivaient de leurs cultures sur le plateau qui domine le fleuve en haut des coteaux de lilas. Sur ce plateau, la ville des étrangers s'est construite et les paysans se sont enrichis en vendant leurs terres. Ils n'ont rien changé à leurs habitudes, vivant toujours dans des cours bien closes, cultivant encore un dernier lopin de terre sur le plateau, entre les maisons neuves, et dont ils connaissent la valeur. J'appelle l'une de ces fermes « la maison du pardon ».

Martial, le propriétaire de la maison du pardon a soixante-dix ans. Il a beaucoup bu et s'est enrichi en vendant ses terres aux bâtisseurs. Il porte encore ses nippes de paysan pauvre et il a gardé la démarche de l'homme cassé par les travaux des champs, une figure sans âge, dont on ne distingue que la moustache roussâtre. Il boit et il rêve. Il raconte qu'il a une villa à Cabourg et autres histoires; l'argent lui a seulement donné de l'imagination.

C'est le patron, en principe. Sa femme est

MATINALES

vêtue de noir, respectée pour sa hauteur morale; elle a de la tenue comme la cour de la ferme bien rangée, la cuisine en ordre, le grand frigidaire. Il n'y a que Martial qui soit débraillé.

Celle que l'on appelle M^{lle} Daligo, la sœur de la femme de Martial, soixante ans, vit dans la ferme; elle est fluette, timide, pieuse, toujours sous le regard de sa sœur et soumise à ses ordres.

M^{lle} Daligo a péché jadis. Elle a eu un enfant, mort à deux ans, de son beau-frère Martial. Sa sœur lui a pardonné, exigeant que la pécheresse reste dans la maison, avec elle et Martial. C'est la domestique.

Le pardon est difficile; l'humilité aussi, vertu contre nature. La timidité est une humilité forcée et toute empoisonnée. M. Armand était timide, ce qui explique peut-être l'explosion finale. Martial est timide; c'est pourquoi il boit; alors il ose parler et il a beaucoup à dire, homme plein de rêves. Depuis l'affaire Armand, je crains le timide Martial.

LA France est pleine de racines; le progrès s'y incruste mal ne trouvant jamais une place nette.

Le marché de Buc-Chalo, sur un quai de la Seine, entre l'église et la mairie, pareil à tous les marchés des villages de France, est encore une vieille chose avec son déballage de légumes et de camelotes; à peine des camions, des autos, des espèces de roulottes aux abords, lui donnent-ils maintenant un air de cirque.

Quelquefois, le matin, je fais un tour au marché et je demande à M^{me} Renée de me choisir des fruits. Devant son étalage, il faut attendre et je peux la regarder. Elle était bien jolie quand elle s'appelait M^{lle} Renée.

C'est la fille d'un instituteur. Le beau-père de cet instituteur était marquis; un pauvre marquis, presque indigent, comme vêtu de poussière; mais son chapeau sans couleur, de noble race, gardait de l'allure dans la disgrâce.

M^{lle} Renée s'est mariée à dix-huit ans. On disait qu'elle était la plus jolie fille de Buc-Chalo. Quand elle vous regardait, ses yeux étincelaient; dans l'ombre, noirs et or, comme la fleur de certaine ravenelle.

Ce fut la guerre, l'exode, et le mari de M^{me} Renée franchit les Pyrénées. Il revint de l'armée Leclerc impotent, borgne, hébété.

M^{me} Renée était retournée tout de suite à Buc-Chalo. Sans famille, elle fut recueillie à Sartrouville par des amis chez qui elle habita quatre ans et qui tenaient un commerce de victuailles; cette sorte de gens très riches qui ont l'air pauvres. Alors cette jeune femme si réservée s'émancipa. On connaît ses amants de tout âge et beaucoup d'histoires sur son compte en ces années-là.

Le mari de retour, il fallut le soigner et même le faire vivre. M^{me} Renée n'a point manqué à ce devoir. Le visage un peu glacé, détournant comme une nonne ses yeux de flamme noire, elle vend des légumes et des fruits dans les marchés. On dirait qu'elle a choisi ce métier

MATINALES

pour faire face à la foule. Elle a une façon digne de servir ses clients qui impose, à la fois recueillie et détachée de tout, confinée dans son travail. Quelquefois, elle m'adresse un sourire, une parole, après une longue attente; jamais un regard.

J'ignore quelle femme est vraiment M^{me} Renée.

JE quittai la rue Royale et pris le boulevard des Capucines quand je reconnus sur le large trottoir, presque à mes côtés, Liris qui me dépassa sans me voir. Il allait, rêveur, le visage radieux. Il souriait à lui-même, et je songeais à ces bébés qui ont encore une goutte de lait sur les lèvres. Sûrement, c'était une sorte de gazouillis intérieur, le sentiment d'être pleinement nourri, pleinement soi, au faîte d'une vie réussie, qui montait en douce lumière à ce visage. Il prit de l'avance sur moi; alors il m'apparut plutôt comme une poule heureuse et fière entourée de ses poussins. On sentait qu'il marchait escorté de la foule de ses lecteurs,

MATINALES

de ses académies, de ses nombreux romans, et de tant d'honneurs incorporés à ce nom Liris qui chante en lui-même à toute heure du jour. Pourtant, j'en ai vu d'autres, et justement les plus chamarrés, les plus renommés, s'engloutir à jamais avec leur cargaison de livres.

C'est un souci bien singulier que celui de la durée dans les choses humaines. La durée est l'objet de toute création, le fondement de l'éphémère.

L'écrivain veut croire à la postérité; « elle est peuplée d'érudits », dit Valéry. Cela ne fait pas grand monde pour tant de travail. Elle a ses tocades et ses instincts sociaux. Craignons des érudits abrutis par un catéchisme politique. Gobineau a été banni soixante ans de la littérature française pour manque de tact en politique; Stendhal vient de passer un examen sur ces matières, avec succès je crois.

En littérature, cette perspective de la durée, si incertaine, n'est qu'une façon de juger; on pèse un livre dans cette balance, voilà tout. Ce qui ne peut durer ne vaut rien, dès maintenant.

Liris n'est pas le pire de nos écrivains. Cependant, si j'avais rattrapé Liris, je lui aurais dit pourquoi ses romans vont disparaître avec lui. D'abord, il y en a trop; et puis ils sont gâtés

MATINALES

par un rien, léger arôme qui n'est pas de première qualité.

Ce presque rien qui porte en lui la mort ou la vie, c'est le style. Là-dessus, il est difficile de s'entendre. On a pourtant expliqué que l'art tient tout entier dans l'expression. Saisir l'objet, à quoi se ramène le style, vaut pour la pensée.

Le style a sauvé ce qui dure, qu'il soit ample ou bref, vibrant ou incisif. Un écrivain qui écrit mal, ce n'est pas grand-chose.

Il n'y a pas un bon style d'autrefois et un style pour demain; le style vient toujours de la même source.

On demandera pourquoi *La Guerre et la Paix* est le plus beau roman qui soit, même dans une traduction. C'est un roman d'une telle épaisseur et d'un grain si serré qu'il conserve son style à travers toutes les transpositions.

La belle prose (quand elle est belle) de Claudel et de Péguy vient du tréfonds de l'être. Ces deux catholiques avaient foi dans les choses de la terre. Même si je ne veux pas les entendre, il faut que j'écoute. Impérieuse beauté. L'accent de la prose, c'est l'intime philosophie de l'homme; son secret. Pour lui-même, secret.

Dans le style le plus simple que la phrase soit vierge. On veut une neige fraîche où personne encore n'a marché.

MATINALES

La phrase la plus claire sera toujours assez obscure. Chez les troubadours, il y avait une poésie fermée (*Trobar Clus*). Elle reparait chez Dante et Mallarmé. « Cette obscurité est faite pour éloigner le lecteur superficiel », dit Curtius. Précaution superflue; ce lecteur-là s'écarte de lui-même. La littérature n'est pas destinée à beaucoup. Elle n'est pas toujours de saison. C'est un luxe.

Quand les hommes sont hargneux, ils s'en prennent au luxe. Ils répudient l'achevé, l'excellent, le rare; ils mettent leur espoir dans l'informe et le vagissant.

Tout ce qui compte dans une civilisation est venu d'infimes minorités. On peut écrire encore pour ceux qui savent lire.

Cervantès a écrit en prison, sortant des galères d'Alger; son art, dans l'essentiel, ignore l'époque et nous touche toujours. Il y a une subtile et sublime fraternité humaine dans l'impondérable.

Alexandre Dumas revit grâce à Henri Clouard; Félicien Marceau parle de Balzac. Marceau a lu Balzac mieux que personne; c'est de la critique de romancier bien instructive.

Aux temps de Dumas, Balzac, Hugo, apparut le monde dans lequel nous vivons encore : le théâtre moderne, la grande presse, l'industrie,

la finance, le roman tel que l'on entend ce mot en gros, et son public : trois millions de lecteurs. Une société qui se construit, voilà une belle époque pour le roman. Balzac en fait l'inventaire avec gourmandise. Alors, les « personnages », les « caractères », les « événements » ont un sens; on y croit. Julien Sorel est-il un ambitieux, ou un orgueilleux, ou un révolutionnaire? Cela n'a aucun intérêt maintenant. Nous connaissons tous les échantillons humains, du moins ceux de France. C'est Stendhal qui nous intéresse et son langage.

Nous vivons dans une nébuleuse; même l'avare a renoncé. Les romans à la manière de Balzac sont des fantaisies aujourd'hui. Une exception : Jules Romains a donné une dernière expression bien remarquable de ce genre de roman à nombreux épisodes et personnages.

Restent les poètes. Ils ne sont pas gênés par les ruines. Rien ne les gêne. Le roman de Proust n'est que poésie dans ses meilleures pages. Romans de poètes, courts, en petit nombre, voilà ce que Curtius annonce pour la France. Peut-être. Ce roman suppose l'art d'écrire; cet art est une affaire de mots.

En quatre siècles de littérature, je ne vois pas de nouveauté notable dans l'art infiniment divers d'exprimer sa pensée. On a parlé de

MATINALES

romantiques et de classiques, sans savoir au juste où les situer, ni quelle était leur différence. Giraudoux disait que les romantiques ne sont pas du ^{xix}^e siècle comme on le croyait, mais de la fin du ^{xviii}^e; à moins que l'on ne considère Gérard de Nerval comme l'unique romantique.

L'universelle décadence du roman est plus sensible à l'étranger d'où sont venus, quelque temps, les meilleurs romans. Cette décadence littéraire va loin; je doute qu'il y ait un Français aujourd'hui capable de définir l'art suprême de Tolstoï, et même de le sentir. C'est dans les parties les plus vivantes de ses romans, dans le dialogue que Tolstoï est incomparable; dialogues à grandes ombres portées qui font vivre tout l'être.

J'avais perdu Liris de vue, mais boulevard des Italiens, un souvenir me revient, même la date : 1904; midi, et le doux clapotis que fait le trottement des chevaux de fiacre. Je vois sur le bord de ce trottoir, immobile comme un ibis (je pense à un oiseau de la baie tunisienne à cause du beau plumage et de je ne sais quoi d'un peu gonflé dans le jabot) Paul Adam. Il écrivait très mal, il lisait beaucoup, il s'intéressait aux grandes questions de son temps, on disait qu'il avait du génie. De lui, un mot est resté, et

MATINALES

encore je ne suis pas sûr qu'il en soit l'auteur : « La vie est un long souci d'argent. » Sa mère chez qui il habitait a beaucoup aggravé ce souci; elle gaspillait dans ses extravagances l'argent qu'il gagnait si péniblement.

A cinq heures, rue Caumartin, au « Thé de Ceylan », Colette arrivait avec Willy. Des hommes en blanc, mollets nus, chignon noir, transportaient lestement des plateaux parmi les palmes. Le regard de Colette était bien futé sous le canotier de feutre. C'est une femme qui a eu beaucoup de courage. Je l'ai mieux connue plus tard; alors elle avait pris du poids et jouait à faire la paysanne.

Conduit par ces souvenirs, j'entre au Café Napolitain. J'y venais, il y a cinquante ans. Le café n'a pas changé. J'y ai vu Pierre Weber, Courteline, Feydeau, Capus. C'était alors la mode d'un tour d'esprit assez particulier. (Ernest la Jeunesse avale une mouche dans son verre de bière. « Tant mieux, dit Courteline, ce sont des bêtes que je déteste. ») On regardait toute chose d'une façon imprévue; toujours le mot, l'à-propos, un peu de paradoxe. Une philosophie, ce badinage : la vie ne me touchera pas.

Plus tard, le monde des lettres (celui que Maurice Martin du Gard ressuscite avec tant

d'éclat) me fut ouvert. Les maîtres n'étaient pas trop solennels; Valéry, le plus humain des hommes dans l'intimité.

Une réserve un peu pointue, mais pleine de gentillesse, comme embarrassé dans son grand corps, le visage roux et blême tout chiffonné, l'air d'avoir froid, Jacques-Émile Blanche marmonnait des malices sur ses amis de Londres et de Paris. Ce fut le dernier seigneur de cette société dans son beau salon chinois couleur de miel. Il en vendait des morceaux de temps en temps et se plaignait de ses ennuis d'argent, ce qui agaçait Henri de Régnier. Les riches ne sont jamais contents. Comme peintre, il a eu pour modèle tout ce qui a compté pendant un demi-siècle. Il en a fait aussi des romans. Il a été jeune toute sa vie; à soixante-quinze ans, l'esprit critique le plus frais en littérature.

Edmond Jaloux se plaisait dans la compagnie de frêles marquis. Je m'en étonnais. Il m'a dit :

— Ce sont des gens qui n'ont pas de métier.

Cela signifiait : On peut leur parler de tout.

Je n'ai guère vu Paris pendant trente ans. J'habitais un autre monde, tout près; le monde de la solitude qui a aussi ses visiteurs, fantômes que l'on ne peut éconduire.

Pourtant, il y avait de jolies dames autour des romanciers. Je n'ai eu qu'une seule aven-

MATINALES

ture; elle a commencé de bonne heure et ne finira pas. Quand je suis arrivé à Paris, à dix-huit ans, j'ai trouvé mes premiers amis dans la famille de l'historien Albert Sorel. Son fils Albert-Émile récita devant moi des vers dont une jeune femme était l'auteur. J'ai lu ses romans. Cette jeune femme avait reçu tous les dons de l'esprit; la beauté et le charme de surcroît. Bien des fois, j'ai été tout près d'elle, sans la voir. Il y avait une porte à ouvrir que je n'ai pas voulu ouvrir. A présent, c'est trop tard. Ainsi on pense à une femme toute sa vie. C'était Gérard d'Houville.

LÉON BLUM était un homme intéressant. Celui-là je l'ai bien connu durant les années de son premier mariage. C'est un homme dont il est facile de faire la silhouette; dans le détail, on se perd. La première image que j'ai de lui vers 1909 est restée vive : grand, mince, un léger mouvement d'ondulation du corps dans un smoking bien serré, le visage pâle, la moustache tombante, une boucle de cheveux très noire plaquée sur le haut du front. Sa femme Lise était auprès de lui. Elle était toujours auprès de lui. Elle avait été sa cousine, avant d'être sa femme, forçant un peu les choses. Déjà, elle parlait de l'amour dont elle fut tou-

jours si préoccupée. Léon Blum a été reçu à l'École normale et au Conseil d'État en même temps.

— A vingt ans, Léon savait tout, disait Lise.

C'est l'impression qu'il donna à la Chambre des députés; il prenait la parole, un moment, sur tous les sujets; il avait un mot à dire sur toute chose, comme Lamartine. Lamartine aussi savait tout. C'est une manie d'écrivain. D'abord, Léon Blum fut homme de lettres. La dignité de l'esprit qu'il eut dans sa vie politique tient peut-être à un scrupule d'écrivain. Dans les réunions publiques, il restait lui-même, avec sa distinction naturelle, sa voix faible, gracieuse, un peu chevrotante, la raideur de ses raisonnements, sans rien céder aux goûts de la foule. L'homme de lettres chez lui fut aussi sa faiblesse. Il est venu directement de la critique littéraire et de la virtuosité du juriste à la politique qui prétend s'insérer dans la vie pratique.

— Il est fait pour être écrivain, disait Lise.

Elle tâchait de le ramener aux lettres, craignant pour lui la politique où il était entraîné par des influences féminines. Il pencha de ce côté, malgré Lise, à quarante-six ans, fatigué déjà, avec des migraines, se bourrant d'aspirine, passant souvent une partie de la nuit debout auprès du lit où Lise était couchée. Elle

était malade, à demi paralysée, obsédée par son mari qui lui échappait de tous côtés. Surmontant ses tortures du cœur qui devaient l'emporter, elle me disait :

— Léon est si bon.

Il était bon, certes, et d'une générosité, d'une sensibilité dont il ne faut pas médire, si sa poignée de main affectueuse avait de l'exagération.

— Voulez-vous savoir pourquoi je suis devenu socialiste ? me dit-il.

C'est une question qu'il s'était déjà posée dans une brochure. A toutes les questions, il répondait vite ; il avait l'esprit bondissant, d'une acuité merveilleuse.

Il était devenu socialiste, disait-il, parce qu'il n'admettait pas l'inégalité au départ. La faveur à la naissance, voilà l'injustice. Là-dessus, il a bâti une société avec l'aisance du juriste et de l'écrivain dans les constructions de l'esprit. Bien sûr, la racine de sa foi socialiste était plus profonde. Ici, on touche à l'inextricable ; peut-être une analyse du sang révélerait le microbe de toutes les opinions.

Dans nos entretiens nous passions facilement de la littérature à la politique. Je lui disais :

— L'industrie scientifique, la science, modifieront bien des choses sans que vous ayez

MATINALES

besoin de vous en mêler. Dans toute métamorphose de la société, il ne s'agit jamais que de ceux qui commandent. Le personnel dirigeant change de nature selon l'état de l'économie. On peut hâter l'évolution par une bureaucratie effrénée, la police, la terreur. Vous n'aimez pas ces méthodes. Présentement, nous avons besoin encore de créateurs; ils sont difficiles à reconnaître par avance; ils ne viennent d'aucune école; c'est un don. Citroën n'est pas un ingénieur, uniquement.

Ce détail lui échappait. Il n'avait pas une idée juste de Citroën et de ses semblables. Il m'écouta avec l'attention d'un esprit sérieux, il comprit très bien l'objection et même lui fit bon accueil; elle ne pouvait pénétrer dans son esprit. Souvent, les écrivains amateurs de politique s'en tiennent ainsi à ce qu'ils pensent. C'est de la logique sentimentale.

KEYSERLING recommanda Stefan Zweig à Maurice Delamain en 1924 et nous conseilla de publier *Amok*, ce qui a été fait. Ce n'était pas un auteur de premier ordre.

Le sentiment de la première qualité m'a gêné dans la vie; cela réduit beaucoup l'espace vital. Ce préjugé heurte chez moi un sentiment opposé, de même force : il faut s'accommoder de tout, se révoltant le moins possible; la vie est trop courte pour perdre son temps. Ces deux principes contraires ne sont pas recommandables.

J'ai vu souvent Stefan Zweig entre 1925 et 1940. Il descendait dans un hôtel très calme, face à la Bibliothèque nationale, et dont j'admi-

rais le mobilier ancien dans quelques chambres. Il aimait Paris et Nice où il rencontrait, disait-il, ses meilleurs amis. Je connaissais leur nom et je m'étonnais, ayant une certaine idée de l'amitié et de la première qualité dans ce domaine, que l'on appelât amitié des relations de ce genre; mais, pour beaucoup, je le sais, l'amitié ne va pas au-delà.

Les Français n'ont pas toujours la même femme, et ne sachant de quelle épouse il devait s'informer quand il arrivait à Paris, il avait adopté cette formule prudente : « Ça va bien à la maison ? »

Avait-il confiance dans ses romans ? Le succès de ses biographies a pu le rassurer. Ce vaste public international a des engouements et peu de mémoire; il n'est pas de très bonne qualité. Lorsque Zweig publia son meilleur livre : *Balzac*, ce public avait disparu.

Tant qu'il vous suit, il tient compagnie. Zweig recevait autant de lettres que Tolstoï; il était de plus en plus riche; il possédait une étonnante collection : le manuscrit de *Madame Bovary*, une mèche de cheveux de Mozart, le violon de Chopin, le veston d'intérieur de Tolstoï; il habitait un château à Salzbourg; il avait une femme délicieuse et de grand mérite. Ça n'allait pas mal du tout à la maison.

Une existence aussi favorisée devenait monotone et il souhaita de l'imprévu. Pourtant, il avait connu des accidents dans la vie et parlait avec effroi des années terribles de l'inflation allemande. La foi humanitaire demeurait, je ne sais quel socialisme, un idéal d'Europe unie, de fraternité spirituelle, confiance que la vie met à l'épreuve.

L'épreuve était venue, Zweig habitait Londres; il avait quitté sa patrie envahie, il ne pouvait plus rien publier dans sa langue, il était le proscrit sans passeport, sans argent, assez mal reçu dans les pays qui se préparaient à la guerre; et pourtant c'est à lui toujours que de plus malheureux encore s'adressaient, la foule de ses compatriotes à la dérive. Il était saturé de tristesse. Pendant six ans, jusqu'à l'âge de soixante ans, il a erré d'Angleterre à New-York pour se fixer enfin au Brésil.

C'était l'été, je ne me souviens plus de l'année, il arrivait de Londres, je l'ai vu quelques heures à la terrasse du Café Napolitain. Il me parla des jeunes filles. Il disait :

— C'est nous qui les comprenons; les jeunes gens sont des brutes.

Quand un homme qui approche de la soixantaine vous parle longuement des jeunes filles, il faut prendre garde. Je l'ai du reste bien

MATINALES

écouté. Il allait épouser Lotte, une jeune fille qu'il avait rencontrée dans une bibliothèque de Londres.

Encore une rupture; un changement dans la vie.

En 1942 (à l'aube de la défaite allemande; à moins que Zweig n'ait eu l'idée que Vienne était promise à l'armée rouge), à Pétropolis où les Zweig avaient trouvé enfin un gîte assez plaisant, on découvrit « deux cadavres côte à côte sur les lits jumeaux rapprochés, la tête de la douce Lotte venant s'appuyer sur le cou et le visage de son mari, et sa main gauche lui serrant le bras ».

Je pense à ces choses, parce que Jules Romains en parle, sans nous donner la raison du suicide. Ce suicide est une énigme: on s'embrouille dans des motifs trop nombreux. Quand un homme a pris l'habitude de vivre, il semble que rien ne doive plus le décourager. Sur ce problème, Alfred Fabre-Luce apporte, comme toujours, de la lumière; trop de lumière peut-être. Il ajoute une raison subtile qui tiendrait à certains effets de l'âge sur l'être physique.

A propos de cette décadence personnelle des hommes frappés par l'âge aux sources de la vie, qui aiment encore et ne peuvent plus exprimer physiquement cet amour; et qui, engagés dans

l'art ou la politique, restent au fond d'eux-mêmes distraits parce que l'ineffable uniquement les intéresse (ineffable : ce qui peut passer seulement d'un être à l'autre), il écrit de belles pages, dont je donne une faible idée en lui empruntant quelques mots. Malheureuse race d'hommes qui reste intérieurement tournée vers l'amour — un amour qu'ils ne savent pas désincarner. « Cette détresse devient plus longue et plus fréquente à une époque où, pour la première fois dans l'histoire, la vie se prolonge, grâce à la science, bien au-delà du moment où l'amour humain en est naturellement le centre. Le christianisme offre alors son recours : un amour qui cesse d'être physique sans cesser d'être personnel... Un éveil spirituel reste possible; mais il faut l'avoir préparé dans les années faciles. »

Sitôt qu'il est question de l'amour, apparaît l'infinie diversité du sentiment; on ne parle jamais de la même chose. Sauf un petit nombre d'êtres singuliers, les hommes s'intéressent à la femme tout au long de leur vie; la manière varie avec chacun. Edmond Jaloux se bornait à des conversations avec des dames que sa femme appelait ses clientes; Drieu avait un éloignement égal pour les hommes et les femmes, une poignée de main bien molle et froide;

il a été vieux de bonne heure. Les purs sensuels, dans l'acception étroite du mot, sont rares par le temps qui court, quoique les romans nous donnent une grande idée de cette énergie. Si la vieillesse est dure aux hommes, cela tient plutôt à une sensibilité plus délicate, au cœur toujours exigeant et débordant. Vieillir avec trop de cœur et même trop d'attachement à l'humanité, c'est risquer beaucoup; mais l'intelligence soutient l'homme à travers la vie; l'âge n'atteint guère l'intelligence; elle est toujours avide et récompensée, elle nous parle toujours.

Un homme de notre temps, qui a mon âge, l'un des meilleurs écrivains de l'époque, est jeune, et je me demande par où il pourrait vieillir. Il est aussi le plus intelligent. A cette intelligence manque seulement, pour lui donner tout son accent, le rire de Bernard Shaw qui se réjouissait encore de son propre esprit à quatre-vingt-dix ans.

De cet écrivain exemplaire, je parlerai à mon aise, car il est modeste et ne se reconnaîtra pas. Sa jeunesse, c'est son style, perpétuel renouveau; son goût de voir et de comprendre, qui lui suffit; sa pensée qui échappe par la curiosité à tous les événements; son corps discipliné et qui s'est beaucoup déplacé; homme entre tous mobile et que je n'ai jamais vu plus de cinq

MATINALES

minutes parce qu'il n'avait rien à me dire. Du cœur ? je n'en sais rien. Homme bien abrité par une forme ingénue de l'égoïsme, une façon de courir plus vite que la vie. Un jour, il bondira, vieux sportif, dans la mort, sans y entraîner une Isolde « qui refuse de s'avouer déçue ».

J'AI vu Édouard Estaunié avec sa mère, à Grasse, en 1905, homme jeune encore, ravagé par l'amour : l'amour pour sa mère malade. Trop de cœur. On plaindra ceux qui ont le cœur tendre et davantage ceux qui en manquent. En ces temps, Estaunié était directeur au Ministère des postes ; il écrivait ses romans à l'heure du déjeuner. Je l'ai vu trente ans plus tard et c'était le même homme exténué, vibrant, les yeux étincelants et roux de rapace effarouché. Sa mère était morte depuis longtemps ; il disait qu'elle lui parlait. Ils communiquaient entre eux par l'entremise de certain dictionnaire. Formé par l'École polytechnique,

MATINALES

familier des sciences positives, il jugeait cette éducation scientifique indispensable aujourd'hui; cependant, il conversait avec des fantômes. Un mot de lui m'a frappé : « Vous travaillez ! » Il le disait d'un air d'envie, incapable de tout travail, à la fin usé par une existence de perpétuelle fièvre. Lui qui avait vécu on peut le dire sur une grande échelle, atteignant ces régions douteuses où les morts se font entendre et qui pouvait nous regarder de si haut, il avait une poignante nostalgie du travail, l'humble travail du romancier. Vacance pathétique. Servant contre lui la femme qu'il adorait, il a vu venir lentement la mort. Au moins, il n'est pas resté le dernier à la maison.

SAINT-HONORÉ est un village du Morvan, une station thermale qui mériterait plus de renommée. Ses eaux réunissent les propriétés du soufre et de l'arsenic; elles sont recommandées pour la toux, très douces, et il vient beaucoup d'enfants à Saint-Honoré.

Les enfants, c'est le monde tumultueux des cris, des rires, des larmes, des pas précipités, des émotions brèves, intenses toujours, qui formeront plus tard un composé neutre, et jusqu'à cette dilution de la maturité qui a nom sagesse.

Les jeunes mères tâchent de calmer la terreur de l'enfant qui ouvre la bouche devant un jet

MATINALES

de vapeur; elles dorment auprès de lui et ne le quittent jamais — surveillantes qui n'ont plus de liberté, ni même d'existence personnelle. Naguère, elles étaient presque des enfants, jeunes filles vacantes qui avaient un caractère indépendant, et des idées sur l'amour, et l'intention d'être heureuses à leur façon. Les voici pliées à une servitude qu'elles n'imaginaient pas du tout et qui leur est subitement naturelle.

FERNAND DASH, que je connais assez bien, épousa ma cousine Denise, voilà trente ans. Denise aimait Fernand, mais elle avait mauvais caractère. Ils ont divorcé après cinq ans de mariage. Denise habite dans le Morvan la propriété que sa mère lui a léguée. Je lui fais une visite quand je vais à Saint-Honoré. Elle aurait pu se remarier; sa vie a été une perpétuelle révolte contre le divorce, une fidélité passionnée au désespoir, raidie dans la protestation. Sa douleur, sa solitude auraient brisé toute autre; chez ces natures exceptionnelles, l'effervescence des nerfs entretient une curieuse force physique. Chaque fois que je l'ai vue, elle

MATINALES

m'a parlé de Fernand. Elle n'a jamais parlé que de Fernand. Elle fait le portrait de Fernand inlassablement, avec ses nuances d'ombres et de lumières, beaucoup de subtilité; et cette image n'a jamais ressemblé à Fernand. C'est une invention, une idée-image inaltérable; vision incrustée dans le cerveau, sans aucune réalité, à quoi elle a sacrifié sa vie. On peut admirer le sublime de cette erreur et de cette dévotion. Je connais d'autres femmes qui vivent avec un homme dont elles ont inventé tout le personnage.

Denise ne se doute pas que Fernand est atteint d'un cancer; le saurait-elle, il n'y a pas de place dans son esprit pour cette image de l'homme qui l'obsède; la vie de Denise est arrêtée sur une cassure, à une certaine date.

Fernand est perdu. La science n'a pas trouvé encore le soulagement de la dernière maladie. On vous regarde souffrir en vain quand le remède est à portée. J'espère que l'on n'aura pas ces égards cruels pour ma vie.

Je disais à Henri Mondor, regardant un de ses confrères de l'Académie, que j'avais connu si vif, et qui traversait le salon guidé par une Antigone, sourd, à demi aveugle, à demi mort :

— Pourquoi laissez-vous sur terre ces fantômes ?

Il m'a répondu :

— Vous m'appellerez à cette heure-là; vous y tiendrez à ce faible souffle de vie.

Est-ce possible ?

J'ai songé à ce respect de la vie chez les médecins, devant le martyr de Jean-Louis Vaudoyer. S'il est un homme que l'on ne pouvait imaginer rivé à son fauteuil, prisonnier dans sa chambre, ne vivant plus que par l'esprit intact et une main amicale qu'il vous tendait encore, c'est bien ce perpétuel visiteur de Paris et de l'Italie, pèlerin des arts, ouvert à toute beauté et sachant en parler. Le miracle s'est produit, après les années affreuses, les opérations inutiles, la patience sans issue. Le professeur Stanislas de Sèze a désigné le point où il fallait opérer encore; Jean-Louis Vaudoyer s'est levé et a marché. Il reverra la Provence.

Je n'avais pu lui rendre visite ces derniers temps. Après les pires moments et la résurrection, je suis allé le voir.

Tout de suite, il s'informe d'un petit événement qui me concerne. Trois minutes. Il se tourne vers Camille Belguise qui m'accompagne et lui parle, pendant trois minutes, d'un livre qu'elle écrit. C'est un homme du monde. Je lui connaissais cette qualité; elle prend de la grandeur dans ces circonstances. La tragédie

MATINALES

dont il sort n'a pas détruit un don singulier chez lui, qui est l'attention à autrui avant tout autre souci.

Des mots, des formules, peut-être. Ces formules exigent de la mémoire et de la présence d'esprit; avant tout, cette notion si rare à quoi l'on reconnaît le civilisé : une idée du prochain qui ne soit pas tout à fait abstraite.

Cette élégance, vient-elle de l'éducation, du milieu ? J'en doute. Je n'ai pas vu ce genre de politesse dans la société dont il était l'habitué.

Avant de viser à la fraternité humaine, on devrait apprendre aux gens les mieux élevés quelques formules; cela exerce la mémoire.

IL est extrême dans ses qualités. Chez lui, j'ai vu la bonté à l'état pur, la bonté absolue, dans son plein éclat. Jean Rostand est là. Il apporte le secours sans jamais savoir s'il en a véritablement les moyens ni le temps. Cette bonté, c'est tout simplement la présence humaine dans sa nudité, l'homme vrai. Il n'a jamais fait de tort à personne. Jamais. Tout ce qui concerne Jean Rostand prend un caractère absolu, tout à fait singulier, et notamment ce mot « jamais ».

Il est né dans la gloire. Il est né dans l'un des plus beaux jardins de France, dans ce faste qui entoura Edmond Rostand, le dernier écrivain qui connut la gloire littéraire.

Rien n'est ruineux comme la richesse et le succès. Plus tard Jean Rostand habita Ville-d'Avray et la féerie était terminée. Il fallait faire face aux dépenses du passé. Il y avait là cette famille de serviteurs et de tous ceux qui avaient participé à la royauté d'Edmond Rostand : le vieux domestique qui vit encore, Miss, avec sa pâleur de plâtre, et Nounou, et les secrétaires et leurs familles. Jean Rostand n'a pas considéré s'il pouvait sauver tout ce monde, mais il les a tous gardés auprès de lui. On déjeunait, on dînait à la même table, car il aurait fallu d'autres domestiques pour ceux-là. Jean Rostand est resté vingt ans sans quitter Ville-d'Avray. Il faut bien entendre ces mots dans leur acception absolue car tout est extrême, tout est absolu chez Rostand. Il n'a pas quitté un jour Ville-d'Avray, ni l'hiver quand Marseille est brillant, ni l'été où la mer peut séduire. Rien de l'extérieur ne l'intéresse. Rien de ce qui fait pour les autres hommes le charme du moment, rien de ce qu'ils appellent la beauté n'existe pour Jean Rostand. La distraction, moins encore. Jean Rostand n'a jamais quitté un jour sa maison de Ville-d'Avray; il s'est préservé de la société proche, ignorant les hommes sur lesquels il a écrit si profondément, ne s'avancant jamais parmi ses semblables par

les voies ordinaires de la connaissance directe, mais plongeant dans la nature humaine plus avant que ne l'ont fait avant lui ceux qui ont cherché à y pénétrer. Si Jean Rostand n'a pas quitté Ville-d'Avray pendant vingt ans, il y a aussi une raison étrange; il a eu dans sa jeunesse un grand amour : l'amour pour son père. Il aimait aussi beaucoup sa nounou et je ne sais pourquoi il se figurait que si un jour il quittait Ville-d'Avray, elle ne survivrait pas à cette courte absence. Elle devait avoir à ce moment-là dans les quatre-vingts ans. Le beau-père de Jean Rostand est mort. Jean Rostand a dû accompagner sa femme à Marseille. Quand il est arrivé à Marseille, il a reçu un télégramme : la nounou venait de mourir.

Si le mot « extrême » revient toujours quand je pense à Jean Rostand, ceux qui auront lu ses maximes le comprendront. Ce psychologue ne ressemble à aucun autre. Dans la clinique où je dicte ces mots, je n'ai pas de livres; si j'en avais, je ne serais point capable de les ouvrir. Il y a longtemps que je n'ai lu *Les Familiotes*, *Journal d'un Caractère* et toute la première série de ses écrits psychologiques. Quand ils seront publiés de nouveau, on sera surpris devant l'étrange esprit qui a produit ces merveilleuses broderies, ces bizarres sculptures, comme certains insectes

MATINALES

qui tissent ou découpent des œuvres d'art si mystérieuses. Jean Rostand est unique comme psychologue parce que rien de ce qu'il écrit ne semble venir de chez nous, de notre petit monde des bois, des mousses, des rivières, du soleil et de l'ombre. Rien n'a l'air de venir des hommes. Ce n'est pas du tout le travail habituel des moralistes, ces bouilleurs de crus; ils tirent de la récolte du jardin, et de quelques produits de la vie, des phrases qui conservent à travers les âges un fort parfum d'humanité.

Je ne sais pas si les maximes de Jean Rostand sont exactes, si elles sont parfaitement mesurées. Elles sont foudroyantes. Elles viennent d'un autre univers. Ce sont des pierres tombées du ciel. J'admire chez Jean Rostand un homme qui ne ressemble à personne, extrême dans ses qualités et qui a je ne sais quoi de terrible. Je l'aime bien depuis trente ans et c'est un sentiment qu'il m'a rendu, je crois; mais nous n'avons pas beaucoup de sujets de conversation en commun. Il est dans l'absolu, le chiffre, l'abstrait, la vérité inhumaine. J'ai toujours vécu dans la fréquentation de l'incertain. P.-V. Stock, vers 1908, me disait :

— Le petit Rostand m'achète de drôles de livres.

C'étaient des livres de savant et d'anarchiste.

Jean Rostand, dans l'éden de Cambo, ne regardait que les insectes et déjà tournait le dos à tout le monde. Son premier livre, il l'a édité chez Stock qui lui fournissait des volumes subversifs. Ses premiers livres s'appelaient je crois *Pendant qu'on souffre encore* et *La Loi des Riches*. Il a toujours détesté la forme de société où il est né, celle des riches et des pauvres, celle où il y a des classes.

Tout à coup, me voilà transporté dans une clinique où me conduit le D^r Gouverneur. Comme je quittais ma maison, j'ai pensé à Jean Rostand. Il est extrême dans ses qualités. C'est une idée, c'est une vision qui m'a suivi dans des jours qui ont beaucoup compté pour moi.

Le sentiment que peut-être je ne reviendrai plus dans mon jardin ne m'a pas troublé parce que l'idée de la mort ne m'a jamais tracassé. Je suis porté à sentir — et en cela assez différent de Jean Rostand — l'étroite dépendance des contraires.

Le temps était couvert. J'ai recommandé au jardinier de mettre des feuilles sur les clématites. J'ai écrit quelques messages et j'aurais voulu donner encore d'autres instructions. Ce qui est pénible, c'est de mourir dans le désordre et avant d'avoir tout dit.

MATINALES

On est dans une chambre blanche, dans une maison silencieuse; tous les jours les souffrances sont étouffées sans qu'un murmure soit perceptible. Une jeune fille s'approche de votre lit et d'une caresse légère qu'on ne comprend pas touche votre bras; elle vous dit :

— Demain matin, je viendrai vous dire bonjour.

Elle est là à votre réveil et encore une fois elle touche doucement votre bras et on a cessé d'exister. On a disparu dans cet univers du néant dont je n'oublierai plus l'ineffable paix. La conscience est abolie et pourtant l'on souffre. On vit encore et on ne le sait pas. Terrible jeu de ces « hommes de vérité », de conscience, de savoir, qui vous plongent dans un autre monde et vous en retirent à travers un incroyable chaos du temps, où deux heures ont passé qui pouvaient être aussi bien des milliers de millénaires. Ils vous rendent la vie dont ils disposent, qu'ils n'ont point faite et qu'il faudra subir, la vie qui recommence tout de suite avec la conscience des piqûres, toutes sortes de piqûres qu'il faudra endurer longtemps encore; les matérielles et les morales. J'ai connu le monde de Jean Rostand, celui des « hommes de vérité » et des merveilles que font ces hommes; c'est le monde de la fantasmagorie.

MATINALES

J'ai toujours senti l'importance des choses qui semblent insignifiantes chez l'homme, ses sentiments personnels et tout ce qui fait son secret. Ce sont de petites choses terrestres, les plus humbles, celles qu'on a le plus chéries, celles auxquelles on a le plus donné qui nous accompagnent jusqu'au bord de la grande nuit.

FORTE personnalité, intelligence supérieure, toute en éclairs et intuitions, avec des malices charmantes, Bernard Grasset est un solitaire, hermétique par complexion, indéfiniment replié sur soi.

Là où il se trouve, il occupe toute la place. Auprès de lui, on ne respire plus, on n'a plus d'existence. Lui-même s'étouffe dans l'espace qu'il remplit et vite s'en va chercher ailleurs un peu d'air.

Ce qu'il appelle l'action c'est le moyen de parler fort. Il ne peut que s'imposer.

Cet égoïste a répandu des bienfaits et n'a rencontré que des ingrats, du moins chez les

MATINALES

hommes; pourtant, il reste fidèle à de vieilles et froides amitiés, par insouciance.

Il fut éditeur pour bouleverser les habitudes de l'édition que Gaston Calmann-Lévy, en 1922, résumait d'un mot : « C'est un métier de gagne-petit. » Il a cru que l'éditeur était le maître du marché, qu'il pouvait créer des renommées, choisir l'excellent, distribuer des pensions, mobiliser le public.

Il en fit la démonstration pendant trente ans, amenant une foule de lecteurs qui se trompaient d'adresse à des auteurs destinés au public le plus restreint; excitant la fatuité de ces écrivains sans les rassasier.

Après lui, dans cette voie, de moindres sires, remplaçant le choix par le pullulement, ont achevé la ruine de l'édition littéraire qui n'est plus que cendres.

Comme ces conquérants, inventeurs de catastrophes, qui laissent un beau chapitre d'histoire, il aura un nom dans l'histoire de l'édition; on songera à ces vagues qui se soulèvent sur une mer calme, avec une brillante crête d'écume, et qui sont aussi un écroulement.

Jean Rostand le tient pour un moraliste qui compte, un malade dont les écrits sont la revanche, car la phrase est saine.

IV

ON peut vivre à Madère.

Je connais un couple qui habite Madère depuis vingt-cinq ans. L'homme a quatre-vingts ans; la femme a conservé cette beauté affinée et comme intérieure des vieilles dames qui n'ont pas trop retouché la nature. Le matin, ils font une promenade à cheval, au pas, sur les routes incrustées de cailloux, suivis de leur chien; ils vont à travers les futaies, parmi les fleurs (des fleurs, il y en a partout, en toute saison), ou bien vers un mamelon couvert de vigne du côté de la mer; les falaises rembrunies tombant à pic de très haut.

Ils possèdent une petite plantation de bana-

MATINALES

niers dont le revenu est sûr et qui abrite un côté de leur jardin. La maison domine la baie de Funchal; l'océan est proche. Quand un bateau, le matin, arrive d'Angleterre et entre lentement dans le port, ils descendent à Funchal faire des emplettes, puis s'assoient devant un café et regardent les nouveaux étrangers qui traversent la place. Le samedi soir ils vont danser à l'Hôtel Savoy; un bon orchestre joue des sambas.

Le jardin de mes amis est plein d'orangers dont ils aiment encore le parfum. Après le dîner, ils restent longtemps assis sur la terrasse de leur maison. Une clématite à grandes fleurs bleues enveloppe la balustrade, mais on ne voit que les feuilles sous le reflet de la lumière du salon. Ils regardent le ciel et la baie dans la nuit. On entend le faible bruit de l'océan qui fait sentir l'éloignement de toute autre terre.

Ce sont des gens très simples, pleins de sagesse et d'innocence, pacifiés à l'extrême, heureux de vivre, de vivre seulement, sans rien ajouter d'excitant ou de pathétique à ce sentiment étale de l'existence, qui se suffit à lui-même.

L'homme, à demi autrichien, je crois, et à demi anglais, fut importateur dans sa jeunesse, à Copenhague; un métier difficile. Il avait alors

MATINALES

une autre femme. La seconde a vécu longtemps en Angleterre, avec un autre mari. Je n'ai jamais posé de questions sur leur vie passée; j'ai compris que ce passé n'existe plus pour eux. Ils ont tout oublié. Ce sont des enfants de Madère où la population indigène d'origine confuse, toute gentillesse, semble venir d'une humanité qui n'aurait jamais eu de griffes.

Ils ne sont pas troublés par l'idée de leur grand âge et de la mort prochaine. Je ne crois pas qu'ils aient même le sentiment de leur âge. Ils songent peut-être à d'autres vies encore qui suivraient celle-ci, aussi dépourvues de souvenirs; à une autre île.

Là-bas on oubliera Madère.

C'EST le neveu de cette chanteuse qui a ravi les foules dans ma jeunesse, la Manon que l'on n'a point remplacée. Jusqu'à cinquante ans, ne sachant rien faire, il a vécu des secours de sa tante et de sa mère. Ces menues ressources ont manqué et il a pris un emploi chez Hachette, affecté au tri des retours en fin d'année. Cet usage nouveau de ses bras fut pour lui une surprise et une sorte d'enchantement; mais c'est le travail d'une saison. Il s'est fait inscrire au chômage, et cela encore fut nouveau pour lui et charmant. Il vient de trouver une place comme employé aux écritures à l'École des travaux publics. On est content de lui; cet

MATINALES

emploi sera durable, chose inespérée et merveilleuse.

Tout est bonheur pour cet innocent, cette sorte d'ange qui n'a jamais touché à la vie.

J'AVAIS écrit quelques pages d'un livre qui aurait paru longtemps après ma mort. Je m'arrête. Ces temps futurs où je croyais me transporter avec plus de liberté, sans le moindre respect humain, n'ont aucune réalité. Je ne puis me dégager de mes scrupules, de moi-même, de mes liens, de ma société. Hors de mes limites et du présent, il n'y a plus personne.

L'avenir, même en pensée, nous échappe. Où le situer ? Si on y pense, on arrive tout de suite à la fin du monde.

C'ELA doit tenir aux maisons que j'ai vues jadis dans ma famille, bourrées du bric-à-brac de Philippe Burty et des Goncourt, je n'ai jamais eu chez moi un tableau, ni la moindre gravure.

Les beaux-arts, c'est une affaire d'expert et je crains toujours d'être mystifié; et puis, je n'ai vraiment de goût que pour la nature, le vivant.

J'ai une fresque sous verre faite par le ciel. Là dedans, c'est la lumière de l'Ile-de-France, et les nuages se déplacent lentement, majestueux avec leur plumage de pigeon ou de colombe, jusqu'au soir qui a tant d'idées pour ses peintures.

GÆTHER habitait sur la place de Weimar; sa maison de campagne était aux portes de la ville; à peine cinq cents mètres entre les deux maisons. Pour Gœthe, la vie s'arrêtait en hiver et recommençait au printemps. Il appelait vivre, aller dans les prés et cueillir des fleurs. Il regardait les fleurs en savant; la joie de connaître se confondait pour lui avec les plaisirs d'un beau jour.

Jean-Jacques Rousseau a écrit de jolies pages sur ses promenades de solitaire, cherchant des plantes pour en faire un herbier. Ce sont les plantes des champs qui avaient la faveur de ces curieux de la nature. Cette sorte de chercheurs

a presque disparu; on ne fait plus d'herbier (ou guère); on ne se promène plus.

Les fleurs des jardins, ces fastueuses dégénérées, n'ont eu que la faveur des mondains. Aujourd'hui, les jardins se font rares; les jardiniers aussi. On a d'autres dépenses.

Mon jardin n'est pas grand, mais il est rempli de fleurs, les plus rares et les plus communes, les mieux parées, bien serrées comme un bouquet d'enfant, sans le moindre intervalle de triste terre. A l'époque des plantations, on me dit : « Il y en a trop, elles s'étoufferont. » Non, elles vivent très bien, l'une contre l'autre, l'une sur l'autre dans une émulation de folles couleurs et font pour mon réveil une tardive aurore, quand le soleil vient boire la rosée.

C'est une affaire et coûteuse que d'entretenir ces belles éphémères, si brillantes un jour et tout de suite en cendres.

Un jardin n'est jamais fini, comme la prose. Il a toujours besoin de retouches dans le dessin, les couleurs. On dirait qu'il suggère lui-même ses corrections, sachant ce qu'il veut; mais, si on le délaisse, il disparaît vite. Ainsi pour toute création. Si l'on veut un jardin, il faut y penser. L'action (ce mot si vague) est pensée pour une grande part — pensée bien concentrée et qui aura une sanction.

MATINALES

Si je me ruine pour ces innocentes qui s'ouvrent au jour avec tant de feu et pour si peu de temps, au moins je me serai ruiné pour mon plaisir.

Quel plaisir ? Demander à un homme ce qu'il aime, c'est la plus grave question.

Plaisir d'une marche fiévreuse, coupée de pauses ravissantes, allant et venant le long de cette foule de fleurs si drue, où je trouve enfin ce que j'ai tant demandé à la vie, et que l'on peut appeler la beauté, sous sa forme la plus émouvante, ou volupté.

Sur ce mot volupté, comme sur le mot plaisir, il faut s'entendre. Vocabulaire tout personnel. Pour Épicure, la volupté, c'était un bol d'eau fraîche.

ON ne trouve plus de jardiniers. Je m'arrange avec des retraités du chemin de fer pleins de force encore; ils apprennent vite un nouveau métier. Pour de menus travaux j'emploie Dagonet que m'a recommandé M. Flogergue.

Dagonet est veuf depuis dix ans. Dans sa jeunesse il a travaillé dans la mine. La maladie du mineur, la silicose (un encrassement du poumon), lui est venue de ce premier métier. Plus tard, maigre, essoufflé, toussant, il a travaillé aux forges de Citroën; puis il fut gardien de nuit chez Bohin. Sa femme était une grosse petite femme, très active, calme, énergique, sans cesse tourmentée par la santé de

MATINALES

son mari, redoutant sa mort subite, au lit, à côté d'elle, dans la nuit. Elle souffrait du foie, de rhumatisme, le cœur fatigué, toussant elle aussi. Ils n'avaient jamais eu d'enfants et s'aimaient beaucoup. Pour ménager sa femme, Dagonet qui toussait toute la nuit et dormait presque assis, décida de coucher seul sur un divan dans la salle à manger. Alors sa femme n'a plus dormi. Le médecin fut appelé à la place du guérisseur, sur mon conseil. Pendant la visite, la femme resta dans sa chambre, la porte ouverte, et elle entendait la conversation. Comme le docteur prononçait le nom d'une maladie qu'elle ne connaissait pas, elle tomba morte, sur le coup.

Après la mort de sa femme, Dagonet se porta mieux quelque temps. Il s'est acheté une armoire et un couvre-pieds de satin; il a pris des vacances pour la première fois de sa vie chez ses parents en Lorraine.

Il va souvent au cimetière, pensant toujours à sa femme, fleurissant sa tombe dont il a fait prendre des photographies. Comme je lui parlais de sa mauvaise santé (il revenait de l'hôpital), il m'a dit :

— C'est bien naturel, j'ai tant travaillé !

LES maisons de Buc-Chalo sont modestes; les plus belles appartiennent au pharmacien et à des professeurs. Un peu plus loin, du côté d'Argenteuil, dans la campagne, il y a la grande propriété de M. Flogergue; une belle maison, un parc et des murs, des terrasses, de vastes pelouses qu'il faut tondre tout l'été. M. Flogergue est riche; il a l'air d'un lord-maire un peu effacé. C'est un ancien ouvrier, comme beaucoup de patrons dans ces parages, et possède une importante usine à Argenteuil. Je n'ai aucun dédain pour ceux qui s'enrichissent honnêtement; cela exige des qualités sans renom, assez mystérieuses pour moi. M. Flo-

MATINALES

gergue est un homme silencieux et triste; son jardin ne l'intéresse pas. Rien ne l'intéresse, sinon faire des calculs. La fortune est pour lui une science tout abstraite. Je me demande pourquoi il s'est chargé de cette propriété qui l'ennuie. Sans doute, ses filles l'ont exigé; elles sont mariées à présent et habitent Paris; il est veuf. Il fait administrer sa propriété par Victor Delage, un de ses meilleurs contremaîtres. Delage est heureux dans la belle maison de M. Flogergue; il en connaît tous les secrets; il est le maître.

Lorsque j'allais voir M. Flogergue, autrefois, je m'arrêtais chez un expert au Tribunal administratif du département, qui m'avait donné de bons avis. Il m'a fait des confidences dans une conversation assez libre, et depuis il ne paraît plus aussi content de me voir. C'est un catholique pratiquant; il a même passé un an au séminaire dans sa jeunesse. Sa religion lui interdit de divorcer. Il subit avec une résignation presque sainte une femme frivole qui ne s'arrête de parler que pour crier. Il serait allé plus loin dans la voie du salut et aurait mieux connu la foi s'il n'était sans cesse ramené au plus bas par la patience, la colère sourde, la démangeaison des mauvaises pensées.

Lettre à un ami.

LA politique, je m'en moque. Dans une opinion politique un seul point m'intéresse : où voulez-vous en venir ? Tout est dissimulé. C'est le jour de mesurer l'étendue de l'irréparable. Même le fanfaron a le souffle coupé. Nos ministres ont l'air de moustiques qui dansent sur la vitre avant l'heure du fly-tox. Pensons à autre chose.

Au lieu de se compromettre dans les événements du jour, les écrivains feraient mieux d'être prophètes. Toute prophétie se réalise tôt ou tard, un moment ; alors on salue le prophète.

Après Talleyrand et Custine qui ont remarqué

le poids de la Russie dans une Europe malingre et divisée, après Tocqueville, Thiers disait en 1848 : « Il n'y a plus que deux peuples jeunes : la Russie et l'Amérique. L'avenir est là entre ces deux grands mondes. Ils se heurteront un jour. »

En 1848, l'opinion de Thiers sur la France était désolante. Il ajoutait : « Quant à l'Allemagne, elle est finie. »

En 1870, Thiers a pu se repentir de cette dernière opinion; quatre-vingt-cinq ans plus tard les événements se rangeaient à ses vues; il était bon prophète; un instant seulement.

Des écrivains français sont allés voir des écrivains allemands. Quels écrivains allemands ont-ils rencontrés ? De pauvres bougres j'imagine, pleins de bonne volonté, tendus vers ce qu'ils croient neuf, et qui parlaient de Kafka et de Cocteau. Il n'y a pas trois écrivains en Allemagne; ceux-là, bien retranchés, ne reçoivent personne.

La jeunesse allemande de la zone occidentale, éduquée par l'Amérique et la France, et sur qui a passé un grand souffle de Saint-Germain-des-Prés, a vite renié les hérésies d'antan. Rien ne pénètre beaucoup dans la jeunesse allemande et n'importe quoi la modifie en surface; peuple en cire, malléable, avec les plus belles qualités,

un fond de romantisme et de moyen âge presque desséché, un goût tenace pour tout ce qui surpasse l'homme et le contact direct d'homme à homme qui leur est si difficile.

Que d'avatars en un siècle chez l'Allemand, sans aucun rapport entre les incarnations. Le fumeur de longues pipes, artiste, amateur de brasserie, que M^{me} de Staël essaya de réveiller quand il acceptait si bien que son pays soit le paillason de l'Europe. L'Allemand militaire et qui disait : « Sous l'uniforme, nous sentons que nous sommes Allemands », car ils ont toujours cherché leurs frontières, leur identité, et le contrepoids des songes. En marge de l'armée, le philosophe, le musicien, l'érudit, et cet industriel consciencieux qui a donné des leçons aux Américains. Le gros Allemand de 1900, gros et riche, infatué, balafre, qui soufflait à l'Angleterre tous ses marchés. Plus tard, après vingt ans de jeûne, dernière incarnation : l'Allemand svelte, allure anglo-saxonne, bien lavé, naïf, et qui endossa sans comprendre l'horrible folie régnante.

Quel Allemand lui succédera ? Méfiez-vous désormais du civil. Sentez-vous de quel côté il penche ? Le civil connaît ses intérêts.

Pensons à autre chose. Ce sont les affaires de la Providence. Elle a de la suite dans les idées.

MATINALES

Est-ce que votre fourneau à gaz est bon ? S'il est antique, gardez-le. Les nouveaux ne valent rien. J'en souffre. Et votre dernier moulin à café tourne bien ? L'ennui, dans l'âge des mécaniques (les humaines et les autres), c'est que les machines marchent mal. A ceux qui les fabriquent, on devrait dire : « Pensez-y. »

Lettre à un ami.

JE crois m'y connaître en bonne prose; pourtant des œuvres que je tiens pour galimatias, infantilisme, vanité et entortillement de l'impuissance, font les délices de gens qui peuvent prétendre aussi bien que moi au bon goût.

En toute chose, chacun a ses goûts et en est fier. J'aime ceci... Je n'aime pas... Cela ne signifie rien. Jacques Delamain ne supportait pas d'entendre dire : je n'aime pas telle fleur. Il trouvait toutes les fleurs également belles.

Peut-être que tout est bon en ce monde. Point de vue de l'omniscient.

J'ai lu le livre de votre ami; il est situé à la

MATINALES

pointe du genre moderne. Ce jeune homme sait écrire; mais il a lu ses devanciers et veut s'en distinguer; d'abord se préserver de toute tare bourgeoise. Résultat : des phrases sans contenu qui font une légère rumeur assez fraîche comme ces rideaux de perles qui remplacent dans le midi, en été, la porte d'entrée.

Pour prendre des mains du facteur le livre annoncé, j'ai interrompu cette lecture. J'ouvre le volume au hasard. Un choc. Est-ce l'accent profond de cet art réaliste qui me frappe après un art de brouilles, ou le fantastique qui s'y mêle, ou les deux ensemble; ou simplement le ton ? La nuit, réveillé par une illumination, je n'ai plus dormi. Je voulais écrire un traité sur le style autour de cette idée : le style, c'est le ton. Le ton vient des profondeurs; c'est l'accent du terroir intime. Je n'écirai pas ce traité. Ce que je vous en dis suffira.

FÉLIX-CLAUDE LAFONTAINE, de Nevers, est le neveu du banquier Lorrain. Je l'ai vu quatre fois dans ma vie; au total, si l'on additionne les heures et les jours de ces rencontres, cela fait une semaine, mais ce temps est réparti par fragments sur un grand nombre d'années; au bout du compte, voilà un ami. Pour former cette amitié, quelque chose a travaillé pour nous qui n'est pas la mémoire; c'est un principe actif comme la pensée dans le sommeil.

Jeune, Félix-Claude a fait un mariage un peu extravagant. Ce fils de très grand bourgeois a épousé la fille d'un marchand de poissons de Saint-Honoré. Elle était jolie, je pense. Cela

MATINALES

s'appelle un mariage romanesque, qui a étonné tout le monde à Nevers.

Je ne connaissais pas sa femme. Je viens de la voir pour la première fois dans le beau salon de Félix-Claude. Elle a soixante ans. Impossible pour moi de l'imaginer à vingt ans; mais j'observais le mari, les regards tendres, un peu inquiets, qu'il jetait vers elle, sa façon de la mêler à notre conversation, une pointe de malice, quelquefois, pour la réveiller; c'est à elle qu'il pensait tout le temps. Lui se souvenait très bien de la jeune fille de Saint-Honoré; il s'en souvenait sans le savoir, par je ne sais quelle mémoire inconsciente dans sa chair, à travers beaucoup d'années où rien n'avait changé pour lui. J'ai compris que c'était une femme exquise.

UN beau livre : *L'Histoire de Lisbonne*, par Suzanne Chantal. Cette histoire vit, dans ce livre admirable, par le talent de l'auteur. Le savoir ne suffit pas (ici, il abonde), il faut que le style ait de l'accent, il faut aimer l'histoire que l'on raconte.

Belle histoire et atroce, ainsi reconstituée. Le peuple du Portugal est un incroyable mélange de races; hommes de la mer, non des guerriers, des amoureux aussi. Ils ont découvert le globe, les premiers partout, ramenant dans leurs caravelles les trésors exotiques. Lisbonne était alors la ville des palais et des églises.

Après le luxe, l'indolence d'un fond oriental;

MATINALES

et ce sont les invasions de tous côtés, la rapine des nations proches ou lointaines, la cruauté des religions, les épidémies, les tremblements de terre, les reines malades, les rois un peu fous, la misère; et cela fait ce Portugal d'aujourd'hui, peuple des chants tristes et des yeux noirs, qui a le goût d'aller pieds nus et qui aime les ornements, pauvre et fastueux, charmant dans sa douceur un peu compliquée; pays où je retourne quelquefois pour revoir Obidos, les jardins de Cintra, Lisbonne et son air de fête, l'Estrémadure, tableau lumineux en petites touches et pointillés, avec ses bouquets d'arbres partout et qui sont vraiment des bouquets de feuillage menu, ses tapis de terre rouge, ses villes blanches, et ses longues déchirures de sable devant l'océan où les vagues si reluisantes se roulent dans l'écume, tandis que dansent des bateaux frisés comme des coquillages.

VIENT un âge où l'on pourrait faire des contes sans frais d'imagination. Des gens que l'on a connus ont disparu avec leur famille; mais l'image qu'ils ont laissée est bien pâlie. Cet homme jeune, fils d'un négociant de Blaye, qui jouait du piano dans une villa de Biarritz, l'été, la fenêtre du salon ouverte, et des gens sur le trottoir qui l'écoutaient. Il jouait du piano toute l'après-midi, et encore le soir quand le salon était éclairé par la lampe, sa femme près de la lampe et ses filles qui entraient quelquefois dans la pièce. On lui fit cadeau d'un procédé nouveau pour la teinture des étoffes. Il est devenu riche, un personnage dans la Gironde,

MATINALES

un personnage à Paris, président de grandes sociétés. Je l'ai aperçu à Nevers, cinquante ans plus tard, vieillard encore frétilant, tout blanc. J'appris que dans un castel du voisinage était enfermée une Italienne qu'il avait installée dans cette prison d'amour depuis vingt ans, et que personne n'avait jamais vue; un grand amour, peut-être, ou quelque tragédie. Tout cela se raccorde mal et m'échappe; il faudrait tout inventer. Et cette famille qui tremblait devant le père colonel, si autoritaire; le colonel fut surpris embrassant la gouvernante, il perdit son autorité, et tout le monde est parti; elle eut moins de chance la malheureuse dame de Montauban qui obtint pendant la guerre de 1914 que son mari fût interné comme dément dans une clinique; il en sortit, et elle a fini ses jours enfermée dans sa chambre; les domestiques n'avaient pas le droit de lui parler.

Combien d'autres menus souvenirs dont la substance s'est évaporée; ce ne sont plus que de toutes petites histoires.

ON fait des romans avec l'histoire. Jadis, l'histoire c'était vraiment des contes. A son cours, Albert Sorel citait souvent un livre de Guizot qu'il recommandait comme le premier récit sérieux d'un historien.

Aujourd'hui, à peine informé sur le passé (sauf le proche passé qui reste fantaisie), on invente l'histoire de demain; cette histoire qui, dit-on, fait l'avenir. On croirait facilement à cette volonté de l'histoire; pendant cinquante ans une suite implacable de bévues chez les chefs d'État de quatre nations (en France, la gauche relayant la droite pour toujours viser le pire) a permis à l'histoire de suivre un cours

MATINALES

dont Staline seul, favori des dieux, a bénéficié.

Si l'histoire dispose des hommes et des événements, revenons à Bossuet.

Aujourd'hui, on sent en France de subtiles influences américaines dans les goûts et les mœurs. Le vent d'est apporte d'autres idées; ces idées qui font des passions; passions qui ne signifient rien; ou l'inverse. Le goût du jour, les idées dans l'air, le dernier mot en toute chose, tout cela qui est si vite caduc, poussières.

Si je cherche un coin isolé en Europe, une vieille ville presque sans habitants, et si je pense à Obidos, ce n'est pas la vénération du passé qui m'y ramènera; simplement, je veux une ville sans poussières.

Lettre à un ami.

J'E pars pour le Portugal. J'irai dans le sud (l'Algarve) et à Obidos. Si vous voulez connaître le Portugal, lisez le livre de Suzanne Chantal et José dos Santos dans la collection Odé. Une merveille. Cela est peint. Ce sont des écrivains. On n'a jamais peint qu'avec des mots. Les mots vont dans la profondeur.

J'ai besoin d'un peu de nature magnifique; le reste, je m'en passe. Vous dites que j'aime la nature. Qu'est-ce que la nature? Un rêve. L'Orient m'aurait plu quand il existait. Je l'abandonne à mon fils qui revient de l'Inde et de la Perse, avec un beau livre. Un monde qui veut rattraper le nôtre. Cherchons l'Orient chez nous.

Le livre de François Léger, *Les Influences*

MATINALES

occidentales dans la Révolution de l'Orient, m'a intéressé. En Malaisie, les Blancs ont bien travaillé. François Léger cite cette phrase d'Henri Fauconnier : « Entre la Malaisie de ma jeunesse et celle d'aujourd'hui, il y a autant de différence qu'entre la Gaule d'avant la conquête romaine et la France où nous vivons. En vingt ans, j'ai vu ce pays combler un retard de vingt siècles. »

Je connais cette histoire et certains des hommes qui l'ont faite. Il fallait ceux-là, leur énergie et leurs capacités très particulières que rien ne révélait par avance; des gens que la nature a triés, en somme. Je n' imagine pas une œuvre pareille obtenue par d'autres moyens. Il y en a d'autres.

Dernière nouvelle : ma nourrice vient d'avoir cent ans. Elle a été veuve à quarante ans avec quatre enfants, ne sachant ni lire ni écrire, aussi dénuée qu'il est possible, simplement courageuse. Je connais sa nombreuse descendance. Pour cette famille, durant un siècle, la société charentaise n'a pas été une marâtre. Belle histoire, celle de cette famille, belle image de la vieille France. Vieille France, il ne faut pas rire de ces mots; cette France a formé beaucoup d'ingrats qui vont à présent s'instruire chez des barbares.

Lettre à un ami.

L'ENQUÊTE de l'affaire Armand traîne. M. Armand ne dit rien, il est dans une sorte de coma mental. Le D^r Mathieu m'a communiqué la copie d'un récit que la femme de M. Armand a fait de leur vie, et qui est destiné à l'avocat. Je vous en parlerai. Je vous dis seulement le plus curieux : ce récit est vrai. Le contrecoup d'un drame fait tomber chez une femme l'être faux, ce personnage imaginaire qu'elle a cru être soi, qui se forme tout au long de la vie conjugale par des réactions inconscientes de l'un à l'autre. Elle échappe brusquement, comme si elle recouvrait la vue, à l'infirmité humaine. Dégagée d'un soi menteur, elle parle avec vérité de l'un et de l'autre.

MATINALES

Une remarque qui n'a pas de rapports directs avec ce récit. On le sait, les gens n'ont pas le même œil pour juger autrui et se voir eux-mêmes; différence de point de vue assez tragique dans le couple. Ces êtres-là vivent dans les ténèbres; s'ils ont l'esprit délicat et délié, mais toujours fixé sur l'autre, s'ils sont de faible constitution nerveuse et mettent de la passion dans leurs jugements, ils finissent écrasés par la vie.

Lettre à un ami.

A Londres, vous ne lisez pas les journaux français; d'ailleurs, vous ne regardez que les titres. Vous connaissez mon goût pour les récits de crimes, les seuls romans que je lise. Depuis l'affaire Armand, je n'ouvre plus un journal sans crainte; j'ai peur d'y trouver la nouvelle de ma mort.

Donc, vous ignorez l'histoire d'Alice Boutet qui m'a ému, venant de lire la confession de la femme de M. Armand. Alice Boutet était une pupille de l'Assistance publique; notez ce point : une ombre au départ. Le fils unique d'un riche cultivateur l'épouse; caprice chez un garçon mal équilibré, qui changera dix fois de

MATINALES

métiers et de maîtresses; mais Alice Boutet a maintenant un nom convenable. Ce mariage a déplu à la belle-mère, la riche paysanne. Alice a deux enfants; puis le mari veut divorcer. Alice trouve un revolver chez sa belle-mère, revient chez elle; le mari est couché. Elle dit :

— Si tu divorces, je me tue.

Il se tourne contre le mur et répond :

— Tu m'ennuies, fais ce que tu voudras.

Elle tire deux balles sur lui et le tue. Les dernières balles sont pour elle; elle se fracasse la tête, mais vit encore. Elle prend un fusil de chasse, se blesse davantage sans mourir; elle se traîne dans la cuisine, ouvre le gaz; c'est un jour de grève, la pression est faible. On la trouve à demi morte le lendemain dans la cuisine. Elle guérit à l'hôpital. On vient de l'acquitter. C'est bien. Les humains ne peuvent que s'acquitter les uns les autres. Ce n'est pas fini. La belle-mère qui a eu les enfants chez elle pendant deux ans leur a inculqué la haine de leur mère et ne veut pas les rendre.

Effroyable nœud de caractères et de sentiments venu d'une bénédiction nuptiale; étreinte dont on s'échappe à coups de fusil. J'entends les optimistes : « C'est la société qui est mal faite, nous arrangerons cela. La riche paysanne fière de son nom; la pupille de l'Assistance

MATINALES

publique qui a été le numéro 228-706, c'est votre œuvre, bourgeois. » Naïfs. Ils ne feront pas mieux avec l'espèce humaine. On disait jadis : le divorce arrangera tout.

Rien ne s'arrange; mais il y a des mariages qui sont délicieux. Le meilleur et le pire, le ciel et l'enfer dans la même mixture.

On se mariera toujours; on voudra toujours unir ce qui n'est pas conciliable. On ne se résigne jamais devant l'impossible. C'est l'homme.

Celle que mes enfants appelaient tante Gaby vient de mourir; une parente par des liens compliqués. Pendant vingt ans, le mari de tante Gaby s'est plaint de son épouse pour de bons motifs. A présent, il est inconsolable, la douleur l'écrase. C'est l'amour. Vous y comprenez quelque chose? Est-ce qu'il l'aimait malgré ses défauts ou à cause de ses défauts confondus avec quelque charme de sa nature profonde? Mais, j'y pense, dans sa longue maladie tante Gaby était devenue toute frêle, douce, ingénue, une enfant assez touchante. C'était là un être, nouveau pour nous, où le mari a retrouvé peut-être celle qu'il avait aimée.

Lettre à un ami.

Vous attendiez une lettre du Portugal; j'y serai bientôt. J'ai fait un crochet par Lausanne pour voir un éditeur estimable que j'aime beaucoup et qui me donne un peu d'argent. Lausanne est aussi la ville des belles étoffes. Chaque pays exporte ses meilleurs produits laissant le rebut à ses nationaux. Ces merveilles s'accumulent en Suisse. Je me demande qui les achète. Dans les hôtels je ne vois que des vieillards qui ne peuvent plus se lever de leurs fauteuils. Nielsen, un tailleur qui est un artiste, a découpé pour moi, avec amour, dans une étoffe admirable, un costume bien ajusté à mes contours, soins tout personnels, survivances d'un âge où les hommes avaient encore

MATINALES

une certaine individualité. J'étais pressé de dépenser mon argent; je le tenais de mon éditeur qui sûrement m'exploite. Cette affreuse monnaie d'un exploiteur, passant dans mes mains, devenait aussitôt l'instrument honteux d'un privilégié, espèce honnie avec raison, quoique mal définie.

C'est mon voyage de Paris à Lausanne que je veux vous raconter. Le train était composé de vieux wagons de tous pays. J'avais fait retenir ma place par une agence, insistant sur le coin que je désirais. C'est une autre place que l'on m'avait réservée. Ces bévues et négligences des hommes, je m'y résigne. Les gens furieux devant les mécomptes ou injustices dans la vie sociale ont sans doute l'espoir d'un avenir meilleur et préparent quelque révolution. « Tout a toujours très mal marché », disait Bainville. Les optimistes ont ridiculisé l'espérance. Je m'en passe, goûtant le meilleur d'une courte vie. Si vous croyez que je me vante, pensons à Marc Bernard dont c'est la philosophie. Ce sage délicieux, bon écrivain, est un modèle bien vivant.

Je tenais à une certaine place parce que j'avais une page à écrire pour mon éditeur; j'ai fini par en trouver une à ma convenance, à la queue du train dans un compartiment

MATINALES

presque vide. Je m'assis face à un homme d'une quarantaine d'années, dont le visage me plut, tout absorbé dans la lecture (un livre qui n'était pas une sornette), avec une expression de jeunesse, de bonté et d'intelligence. Je l'observais discrètement. Ses yeux sur la page avaient l'air d'écouter. J'avais devant moi un homme dont on rêve, si on est écrivain, sans le rencontrer jamais, et dont je croyais la race disparue : un lecteur.

Dans mon coin, ayant à peine écrit trois lignes, j'entendis la sonnette du déjeuner qui parcourait les couloirs. Je fis un long trajet, me cognant les coudes, jusqu'au wagon-restaurant qui me parut rempli. Pourtant, je découvris une table, au fond du wagon, où mon voisin du compartiment, plus leste que moi, était déjà assis. Devant nous, une dame était seule à la dernière table. Alors, s'avança un couple qui parlait anglais; l'homme et la femme très beaux, le visage couleur d'or bruni, les yeux très noirs. Le garçon fit asseoir ces nouveaux venus à la table de la dame qui nous tournait le dos. Elle se leva aussitôt et prit place à notre table, ne supportant pas d'être assise auprès de gens d'une autre couleur que la sienne. Je me levai à mon tour; à voix haute je dis au garçon que je n'acceptais pas le voisinage de

cette dame. Il y eut une rumeur qui me fit plaisir; on applaudissait; nous étions en France.

De retour dans notre compartiment, mon voisin m'apprit que la dame si difficile sur les nuances de la peau était Australienne.

— Tant mieux; ce n'est pas une Française. Quelle bêtise dans ces sentiments horribles ! La haine est bête.

La conversation continua et je dis :

— Vous aimez la lecture. Vous savez lire. Vous lisez lentement.

— J'ai toujours aimé les livres; mais je sais combien je les aime depuis que j'en ai été privé des années. On peut se passer de tout; on ne se passe pas de livres.

— Nous connaissons nos désirs et nos amours dans la privation. Je crains l'abondance chez les hommes... Vous avez été privé de livres ?

— A Fresnes, en 43, où je suis resté un an condamné à mort. Nous étions soixante arrêtés en même temps. Quarante furent fusillés. J'ai été déporté en Allemagne; c'est à Fresnes que j'ai le plus souffert. Le vicaire de Saint-Roch était dans une cellule au-dessus de la mienne. Il a été fusillé. Quelquefois, il me passait un livre, au bout d'une ficelle, par la fenêtre. Une fois, la ficelle s'est rompue. C'était un livre

MATINALES

qu'il m'avait annoncé depuis huit jours. J'ignore le titre; je connaissais le nom de l'auteur seulement. J'ai pleuré.

J'abrège, je traduis des mots bouleversants, car ces choses vivaient encore chez cet homme vibrant. Je lui dis :

— Tout cela est passé; il faut l'oublier, vous êtes bien portant.

Il s'était levé pour prendre sa valise; nous approchions de Vallorbe. Il dit à mi-voix :

— Je suis un grand mutilé, sans quoi je ne voyagerais pas en première.

— Mutilé ?

Je ne comprenais pas.

— Vous avez retrouvé votre famille ?...

— J'ai tout perdu; toute ma famille, tout mon argent...

Il transporta d'un poing vigoureux sa valise près de la portière. Le train s'arrêta. Il fit un geste du côté de la vitre et dit :

— Il me reste l'espérance..

Je vis une jeune fille qui l'attendait sur le quai et qui se précipita vers lui. Je descendis à mon tour et pris les mains de la jeune fille étonnée :

— Vous serez heureuse !

C'est vrai, entre nous trois, il y avait l'espérance.

MATINALES

Près de Lausanne, au-dessus de Vevey, au village de Chardonne j'ai revu mon berceau. Si je suis un écrivain, c'est là qu'il est né. Mon berceau a toujours sa grandiose architecture, ses voiles soyeux où se jouent des tons d'opales et des gris sombres. L'endroit le plus beau du monde, dit Paul Morand, qui connaît son monde et que ces vapeurs ont enfin fixé.

J'ai cherché la maison où j'ai vécu il y a quarante ans. Je l'ai cherchée par des chemins brouillés, je me perdais dans mes pas d'enfant. Enfant ? J'étais pourtant un homme en ces années d'autrefois. Notre passé, c'est toujours l'enfance.

J'ÉTAIS à Lisbonne depuis peu, quand je reçus une lettre de Jenny Le Varlet, une ancienne amie que j'avais perdue de vue après quelque intimité. Elle me disait que sa fille aînée, Martine, était à Lisbonne, venant de Buenos Aires, et me chargeait de la ramener à Paris. Pudiquement, elle me rappelait l'aventure de Martine que je connaissais.

Martine devait avoir vingt ans. Je me souvenais d'elle à dix-sept ans, une jolie fille d'autrefois, toute innocente, qui sortait du couvent pour retrouver sa chambre à la maison. Les portes de la maison étaient ouvertes; des amies de Martine entraient et sortaient; l'air des nou-

MATINALES

veaux temps soufflait fort aux alentours. Ses frères qui la jugeaient arriérée l'emmenaient danser et lui procuraient des camarades. Elle passa quelque temps à l'École des beaux-arts, à l'École de droit, pour devenir une femme vraiment moderne, qui a un métier, qui est indépendante, l'égale de l'homme. Des amis la ramenaient chez elle à l'aube dans leur voiture. Sa mère voulait tout ignorer ne sachant que dire, elle-même un peu égarée dans ce monde, répétant :

— Les jeunes filles, aujourd'hui, ne sont pas sentimentales, quoique le mot sentiment n'ait jamais eu beaucoup de sens pour elle.

On apprit que Martine avait suivi un Argentin marié, riche, promettant que tout s'arrangerait à Buenos-Aires. Cela se fit sans bruit. La honte paralysait cette noble famille.

J'ai cherché Martine dans plusieurs hôtels de l'avenue de la Liberté. A l'Hôtel Tivoli, dont je connais le portier, qui téléphona en vingt endroits, je compris que la réponse serait la même partout. Je fis une pause à l'Hôtel Tivoli, où les fauteuils du vestibule sont confortables, examinant les gens qu'un tourniquet de verre projetait vers moi. C'est le hasard qui pouvait me servir. Il s'agit de le provoquer.

Midi. C'est une heure où Martine, je suppose, regarde les magasins de la rue Garrett. Cette idée me donne des forces. Dans la foule, je distinguerai vite une grande jeune fille blonde parmi les jeunes filles de Lisbonne qui sont toujours accompagnées de leur mère.

Il y a beaucoup de monde rue Garrett; ces gens ne vont nulle part; on est arrivé; c'est la rue la mieux bordée de victuailles, étoffes, souliers, livres, gâteaux, qui font des grottes un peu sombres; quelquefois brille un amas d'argenterie bien tarabiscotée. Dans des salles étroites, des hommes sobres sont assis devant une tasse de café ou un verre d'eau; les cafés sont pleins tout le jour, et tard dans la nuit; ces hommes aiment la vie nocturne dont ils n'attendent rien.

A cinq heures, dans les pâtisseries, voici les dames très habillées, avec un petit chapeau, quantité de bijoux, un bout de décolleté sous le collier pour fêter le printemps. Elles ne quittent leur maison que pour voir des magasins et manger des gâteaux; chez elles, femmes dociles, toujours de l'avis du mari et qui n'ont pas beaucoup d'esprit. Il y a d'autres sortes de femmes : celles de l'aristocratie, que l'on ne voit guère et qui savent très bien parler; celles qui depuis peu occupent un poste dans des bureaux, fortes têtes, qui ont leurs propres idées et qui feront

une révolution des mœurs; il y a les *varinas* en jupes courtes, jambes nues, un panier de poissons sur la tête; on dit qu'elles viennent d'Ovar et descendent des Phéniciens comme les filles de Nazaré; elles n'ont pas la même chair ni la même charpente que les dames des pâtisseries; mais chez toutes les femmes, bleus ou noirs, les yeux sont pareils.

Je me racontais ces choses un peu distraitement, car je cherchais Martine. Je la trouverai peut-être dans les rues tranquilles qui montent vers Sainte-Catherine, ou sur la petite place à l'ombre d'un arbre; on voit le fleuve, des bateaux, la campagne; ici, les pauvres gens viennent s'asseoir sur un banc. Je pense au tiède jardin des plantes et des fleurs, qui est saturé de parfums entre des parois de palmes dans une clarté d'aquarium. Le vieux quartier de l'Alfama peut l'intéresser aussi. Lisbonne se resserre entre des ruelles pavées de lave et qui sentent la marée ou se déploie sur ses collines comme s'ouvre la queue d'un paon blanc quand on le regarde. A minuit, j'imagine Martine dans une salle presque sans lumière, écoutant chanter une femme en noir; chants plaintifs à peine rythmés, accompagnés d'un murmure de guitare et qui sont des histoires d'amour.

En ces jours de chasse, je me repose le matin

MATINALES

ou le soir chez un coiffeur; un homme agenouillé devant moi fait reluire mes souliers. Avec mes cheveux gris, aux joues la mousse du savon, je suis inséré dans une rangée de têtes qui semblent coiffées d'un bonnet de loutre. Méditant, je considère mieux qui je cherche. J'ai peut-être déjà rencontré Martine sans la reconnaître. Martine, est-elle une jeune fille ou une femme ? Une jeune fille, une femme, ce n'est pas la même personne. Est-ce l'amour, la liberté, toutes les libertés, le don répété de soi qui change une jeune fille en femme ? Problème trop ardu dans mon état de fatigue.

JE n'ai jamais pu dormir dans un hôtel, ni manger. Aux bruits habituels de ces asiles, en tous pays, s'ajoutent à Lisbonne, dans la nuit, les coups sourds de l'homme qui tape la viande; et puis j'étais las de courir après un fantôme qui m'empêchait de voir la ville. A Cintra, je pourrai me reposer à l'Auberge du Renard chez Patrick de Beauport.

Patrick fut un guerrier pendant quatre ans, à partir de 1940, et suivit en Allemagne l'armée de Lattre. En 1945, l'air de France lui déplut et il rejoignit des amis qu'il avait au Portugal. Il s'associa avec un Portugais qui possédait une ferme à Cintra, rue Alfredo-Costa, près de la

MATINALES

Mairie; il fonda l'Auberge du Renard, de style français jusque dans la cuisine, et unique au Portugal. On peut y dormir. Patrick est un charmant homme qui a divisé l'année entre une saison pour le commerce et une saison où il reçoit ses amis, des peintres surtout. Il est amoureux du Portugal et sait en parler; il a même adopté les coutumes du pays, la chemise à carreaux de Nazaré, et se couche à trois heures du matin, mais sans bruit. Il a bien compris que la douceur portugaise, chez tous, n'est pas une courtoisie de surface; elle vient d'une complexion profonde de l'homme. Ce sont des pacifiques dans le quotidien de la vie, noble vertu. Selon la promesse du Christ, ils verront Dieu.

Je téléphonai à Patrick; il venait de réserver sa dernière chambre pour le lendemain et me recommanda l'Hôtel du Centre qui est vide. Je m'y rendis aussitôt; Cintra est proche de Lisbonne.

J'ai toujours rêvé d'un hôtel où je serais seul. A l'Hôtel du Centre, quand l'hôtesse me fit choisir une chambre, ouvrant indifféremment toutes les portes sur le long couloir, il me parut que j'allais connaître cette félicité. J'ignorais que l'on peut s'accoutumer aux rumeurs d'un hôtel comme à celles du train, mais que le

moindre bruit dans le silence prend une importance insoutenable. A peine endormi, j'entendis marcher dans le couloir. Quand j'ouvrais ma porte, je ne voyais personne. On prenait un bain, on remuait des tiroirs, on revenait dans le couloir. C'était une femme en robe de chambre, qui s'éclipsait dès que j'apparaissais.

Tout cela m'avait exaspéré. Le lendemain matin, ayant dormi tard, je courus chez Patrick pour lui demander une chambre de bonne dans la ferme, en attendant mieux. Il accepta, il avait d'autres soucis en tête : l'eau était invertie dans les tuyaux de la maison; l'eau chaude avait disparu.

Vers midi, le voyant calmé, je lui demandai de prendre un verre de porto avec moi dans le petit jardin qui est devant la maison, séparé de la rue par une grille. Je lui dis :

— L'Hôtel du Centre m'a gâté mon arrivée; je veux retrouver Cintra avec vous. C'est beau Cintra... cet air de vieille gravure... Je ne sais quoi de royal et de désuet.

Patrick se tourna vers la maison et regardant la femme de chambre, silhouette sombre dans le cadre d'une fenêtre ouverte sur le fond noir de la salle à manger, fit un signe. Elle comprit qu'il fallait apporter l'une de ces bouteilles de porto que Patrick réserve à ses amis, un porto

MATINALES

antique de couleur fauve qui a mûri lentement pour atteindre à son meilleur parfum, d'abord un été dans la fournaise des ravins pierreux du Douro, et puis dans la longue nuit d'un chai de Gaia.

Patrick recula sa chaise et la table de fer à quelque distance du soleil qui s'avavançait vers nous sur le gravier du jardin, et s'asseyant près de moi, après avoir respiré son verre à demi rempli, il dit :

— Cintra est royal, en effet. Le roi passait l'été ici. C'est une vallée fraîche et la cour le suivait. L'été Cintra était le refuge des dames qui allaient au baisemain à la fin du jour. Il n'y a plus de roi, mais les dames viennent encore; elles sont très vieilles, elles parlent du passé. Une bonne saison pour moi.

— Est-ce que Cintra est humide ?

— Non. Quelquefois un nuage s'y pose venant de la mer; quand il se déchire c'est magnifique. Les arbres s'y plaisent. Ils sont plus vieux que les dames de la cour. Je ne crois pas qu'il y ait de plus beaux arbres en Europe.

— Et ces châteaux comme des roches ciselées par le temps, dans la montagne... La dernière fois que je suis venu ici, voilà quatre ans, c'est Cardim, le fondateur d'Estoril, qui me promenait dans sa voiture...

MATINALES

— Il est mort.

— Je le sais. Il était bien vivant alors... Un homme curieux, passionné par ses affaires, un Portugais frénétique qui a beaucoup construit. Il me disait, quand nous passions par ici dans sa voiture : « Toutes les maisons bleues sont à moi. »

— Dans les dernières années il a presque tout perdu.

— Les affaires finissent toujours mal... Il avait une autre passion : sa femme. Il l'adorait. Elle avait vingt ans de plus que lui. Il devait avoir dans les cinquante-cinq ans. Cette année, le chauffeur qui m'a conduit à travers l'Algarve m'a montré pendant une halte le portrait de sa femme. Il ne peut pas en parler, étranglé par le chagrin. Elle est morte, il y a dix-huit ans. L'amour, cela existe au Portugal.

— On sait le préparer. On le ménage. Quand un jeune homme est amoureux, il se plante devant la maison de la jeune fille. S'il plaît, elle apparaît à la plus haute fenêtre de la maison. Cela dure un an; puis elle se montre à une fenêtre de l'étage en dessous. Après quatre ans, elle ouvre la porte de la rue. Dans la rue où nous sommes, les familles s'opposaient au mariage des amoureux; la jeune fille a percé la paroi de fer qui recouvre la grille du jardin.

MATINALES

Par ce trou, les amoureux se parlaient et pouvaient se voir. Cela dura trente ans. Ils viennent de se marier.

Patrick se leva brusquement. Il me quitta, se demandant si l'eau chaude n'était pas de nouveau dévoyée.

Je me levai à mon tour pour marcher au soleil devant la maison, et je vis venir vers moi une jeune fille blonde, tête nue, grande, les bras nus dans un jersey de couleur pâle. Elle s'arrêta à la porte du jardin et me regarda.

— Vous me reconnaissez, Martine ? Vous habitez ici ?

— Depuis ce matin. J'étais à l'Hôtel du Centre, mais je m'y ennuyais. Il n'y a personne.

— Vous êtes la femme qui m'a tant dérangé cette nuit. Vous me chassez de l'Hôtel du Centre et vous venez me trouver ici. Vous avez retenu la chambre que l'on m'aurait donnée ; mais vous n'avez pas d'eau chaude. Je couche dans une chambre de bonne à la ferme. Cette auberge de luxe est charmante. Il y a cinq minutes, Patrick était là et nous parlions de l'amour. Cela vous aurait intéressée.

— L'amour ?

— Je vous tutoyais autrefois, Martine ; il n'y a pas si longtemps, je n'oserais plus. Vous avez pris du corps... Venez vous asseoir dans

le jardin. Nous ne parlerons pas de l'amour... Ne vous mettez pas au soleil. Il n'en faut pas trop. Il tue les fleurs; il détruit la pensée, disait Oscar Wilde qui est venu ici (excusez-moi, c'est Byron qui est venu ici; il a écrit son nom sur une vitre; il était sûr de lui); mais Wilde parlait de la pensée des gens du Nord. La pensée des hommes du désert n'est pas la même. Rien n'est pareil en ce monde. Il y a des gens qui ont pour idéal l'uniformité. Cela vous plairait ?

— Je vous écoute.

— Vous êtes à Cintra depuis longtemps ?

— Dix jours.

— Vous avez vu les jardins de Montserrat ?

— Non.

— Ah !... il vous reste à connaître l'Éden... le plus beau jardin du monde... plutôt une forêt... Des fougères comme des palmiers. Deux mille sortes d'arbres exubérants dans leur vieillesse et qui font des voûtes légères, papillotantes... diaphanes... une lumière de vitrail... Il y a des coins de sous-bois illuminés de fleurs comme des chapelles... des ruisseaux qui bondissent en cascades... Là-dessus, un ciel clément... Je veux la clémence du soleil... Bien sûr, il y a encore Venise, la mer à Positano... J'aime beaucoup Glion, en Suisse, dans la

MATINALES

partie montagneuse du Léman. C'est différent... Une sorte d'abîme où la terre chante... Vous ne savez pas à quoi je pense, Martine, en vous regardant... Pardonnez-moi, c'est une idée de romancier... Je me disais : « Comme une fille ressemble peu à sa mère ! » Vous avez la distinction de votre mère, sa réserve... Des romanciers ont imaginé le drame d'un homme qui a aimé une femme, et après sa fille, où il retrouve la mère jeune... On peut tout imaginer, c'est bien commode. Si j'avais aimé votre mère, je pourrais vous aimer tranquillement... Ce n'est pas du tout la même personne... Le bras, peut-être... Donnez-moi votre main... La main est plus grande... une main sans bague... nue... une main lisse de jeune fille...

Au contact de mes doigts, je sentais en elle comme une vibration de cristal, un frisson ambigu, je ne sais quoi de révolté qu'elle réprimait par politesse.

— Oui, une jeune fille... Vous avez voyagé, Martine ?

— Vous le savez bien.

— Je ne sais pas pourquoi vous êtes revenue.

— Je ne le sais pas moi-même... Ce n'était pas un homme très délicat. Il m'a froissée.

— Pourquoi ?

— Des riens. Il était un peu brusque.

MATINALES

— Vous êtes partie comme ça... laissant une famille éplorée... et vous revenez pour rien... Ah ! jeune fille !...

— Je suis sotte, je le sais.

— Avec quel argent êtes-vous revenue ?

— J'étais à l'hôtel... Je lui ai dit que je n'avais pas assez d'argent. Il m'en a donné et je suis partie pour Lisbonne. Il habitait chez lui.

— Vous rentrez à Paris ?

— Vous voulez ma chambre ? Je suis bien ici. J'ai encore de l'argent. Il m'en avait donné beaucoup.

— Qu'est-ce que vous faites à Cintra ?

— J'apprends le portugais.

— Est-ce que votre passeport est en règle ? Pouvez-vous rentrer en France ?

— Je ne suis pas une enfant. Je sais voyager. Mon père était aux Affaires étrangères. Je connais les bureaux. Je sais parler.

— Il serait bien étonné, votre père... Vous me donnerez votre passeport ; je ferai le nécessaire plus facilement que vous. Vous allez rester à Cintra un mois, peut-être deux. Si vous avez besoin d'argent, je vous en donnerai ; mais je ne vous laisserai pas partir. Je vais à Obidos. Je reviendrai vous prendre et vous ramènerai à Paris. Vous allez vous marier. Je choisirai

MATINALES

votre mari. Vous ne discuterez pas mon choix. C'est une grande affaire et longue que d'être la femme d'un homme, et à laquelle vous n'entendez rien... Vous allez participer à un symbole dont vous chercherez le sens toute votre vie... C'est le seul sacrement...

Je continuais à lui parler du mariage, et soudain d'une façon assez exaltante. Je remarquais ses yeux attentifs, une douceur dans toute sa personne. Elle avait tout à coup une amitié tendre pour moi, que je sentais comme si elle avait posé sa main sur les miennes.

Je disais ce que je pensais à ce moment-là, m'adressant à elle. En d'autres circonstances, j'ai pu parler autrement. Nos idées ont de la souplesse. Si elles sont trompeuses, elles nous auront trompés d'abord.

Avait-elle aimé ? Est-ce qu'elle regrettait son bel ami ? Je comprenais mal les expressions si changeantes de son visage, comme si elle essayait de retenir une pensée difficile, tout de suite perdue ; je ne distinguais rien en elle, sauf sa jeunesse, ses beaux yeux sombres et qui prenaient quelquefois dans leur fixité un éclat doré. Il y avait en elle de la bonne volonté, une promesse fraîche de tout ce que

MATINALES

l'on voudra, de la surprise, écoutant des paroles sages, si nouvelles, si étranges, et qui la fascinaient comme si elle découvrait une autre aventure, plus grave, dont elle n'avait jamais eu l'idée.

Lettre à un ami.

JE vous écris d'Obidos. Je reviens de l'Algarve, proche de l'Andalousie. Pause à Lisbonne. Je resterai deux mois à Obidos. C'est un lieu saint pour moi, un centre de silence; aucune voiture ne pénètre dans les couloirs de la petite ville, pas de vespas, les coqs même se taisent. Je loge dans une sorte de manoir. Cinq chambres exquis. Cette *pousada* est dirigée par Santanela, une ancienne actrice qui a organisé pour finir sa carrière cette fête du recueillement.

La première fois que je suis venu à Obidos j'ai constaté combien mon imagination est pauvre. J'avais imaginé un mélange de Vézelay

et de Carcassonne. Ce n'est pas cela du tout. C'est un bouquet de marguerites noué par un ruban doré; un amas de maisons blanches, une petite ville médiévale où il aurait neigé; toits incurvés, blonds comme la ceinture des remparts qui est du temps des Maures.

L'océan est proche, et Nazaré; d'autres plages encore. A Nazaré on peut s'instruire et rapporter son butin à Obidos.

Voilà longtemps que je ne vous ai écrit. Aussi je vous fais cadeau d'un sujet de roman. Le titre doit rappeler un conte d'Andersen : la jeune princesse qu'un petit pois dans le traversin empêchait de dormir.

(Il s'agit d'une femme que tout blesse et chagrine; elle n'est pas de nature stoïque et même n'a jamais appris à vivre. Comme l'hiver a été long à Lille, beaucoup plus froid et plus noir que de coutume, le mari l'emmène dans un pays de soleil. On décrira le voyage à la façon de Huysmans : un calvaire pour la femme sensible. Enfin on arrive au pays du soleil; il y a un moustique dans la chambre; la femme pleure. On pensera : c'est une femme insupportable. Ne craignez pas de compliquer les choses et les êtres; la vie ne vous en voudra pas. Le mari, le banquier au grand cœur (j'ai oublié de vous le dire, et qu'il prend des vacances pour

la première fois depuis dix ans, marié depuis vingt ans); ce bon mari, dans un loisir inaccoutumé, découvre sa femme toujours meurtrie et triste. Il est peut-être la cause de ce malheur; peut-être un homme borné et insupportable. Il s'embrouille dans cet examen de conscience si nouveau pour lui. C'est comme une faillite, chose grave pour un banquier.

Le roman finira selon l'usage : le banquier se tue. L'endroit est indiqué et ce sera le plus beau de l'histoire : le cap Saint-Vincent, l'extrême pointe de l'Algarve. Étrange contrée, l'Algarve; on écrase les figuiers énormes sur le sol afin de cueillir les fruits sans fatigue; les cheminées des maisons sont ornées comme une tiare. L'Algarve s'avance dans l'océan par une proue de falaises vertigineuses; des hommes, accrochés aux rocs à pic pêchent avec une ligne de soixante mètres. Quand ils tombent, ils sont perdus. On atteint ce promontoire désert par un long chemin bordé de buissons de géraniums. Là, on peut se laisser choir dans les airs et les flots.

Indiquer d'un mot le motif du suicide : le banquier de nature impassible et bien disciplinée a eu pour la première fois un mouvement d'humeur.)

Je vous raconte un roman de fantaisie, et j'en ai un bien réel et plus intéressant à vous

offrir. J'ai recueilli à Cintra, où elle m'attend, une jeune fille dont je connais la famille, et qui revient de Buenos-Aires après quelques faux pas dans le monde moderne. Elle est jolie, grande, pas sotte; la famille a de la fortune. Je veux la marier. Elle se nomme Martine Le Varlet. J'ai pensé à Christian Millau, qui est de bonne taille aussi. A son âge, je me doute qu'il est fatigué des peines du cœur.

J'ai représenté le mariage à Martine selon les idées de nos grand-mères, ce qui lui a paru nouveau et admirable. Il ne faut pas imaginer l'avenir en tirant du présent des lignes droites; l'avenir est fait pour l'amusement des dieux et la dérision des hommes.

Ai-je dit à la demoiselle des choses sensées sur le mariage? Touchant la vie, je n'en connais pas.

Qu'est-ce que la vie? Souvent on appelle la vie les bêtises que l'on fait. A vous peut-être, jeune romancier, je pourrais donner un conseil. Dans la vie (pour respecter la formule) il s'agit de s'accommoder de tout, règle du philosophe selon Larousse. Pas de tragédies pour des babioles. Dans l'art, c'est le contraire. Ne confondez pas l'art et la vie.

Je trouve Martine charmante, vous l'avez compris. Avant de la ramener à Paris je veux lui montrer les merveilleuses côtes du Portugal.

MATINALES

Je terminerai cette lettre sur une note moins frivole (quoique j'aie du respect pour la futilité, elle a fait moins de mal que le sérieux). Des gens sérieux dont vous n'êtes pas, je crois (ou bien trop sérieux au contraire), diront que le peuple du Portugal est pauvre. Il est très pauvre en effet parce que le pays est beaucoup trop peuplé, exclusivement agricole, et ne peut rien exporter. Un pays qui vit sur lui-même est peut-être sage; cela réduit l'aisance. Dans ce pays pauvre, j'ai trouvé les vestiges du bonheur terrestre, comme jadis en Charente. Bien sûr, je félicite ceux qui voient l'avenir selon leurs vœux; ils sont rassurés à bon compte. En attendant, j'espère que nous allons adopter la belle auto japonaise à cent cinquante mille francs; cela donnera du loisir à nos ouvriers.

Paul Morand dit : « Nos immeubles commencent à ressembler à ceux de Moscou, et quand je vois les femmes quitter le chapeau pour le fichu de tête, je suis fixé : les Soviets ne sont pas loin. C'est pour moi un signe certain, je l'ai observé en Roumanie, en Chine. » Je vous propose un jeu : continuons. Le ténébreux jargon de X et X. et X, etc, etc. : essais de black-out. La peinture abstraite : un truc pour soustraire les œuvres d'art à la police...

QUAND les genêts font des taches d'or sous les pins légers et que les blés sont verts parmi les oliviers, tout ce qui fleurit au Portugal est en fleur, et les talus le long des routes se couvrent d'un rose de corail un peu violacé.

Silence d'Obidos, grouillement de vie marine à Nazaré, ce n'est pas le contraste qui m'étonne, c'est la secrète correspondance entre le silence et la vie dans sa plénitude première. Rien n'est gâté par l'inutile à Nazaré et dans la paix des vieux murs d'Obidos. Ces choses ont duré, elles existent encore; je peux me reposer sur elles, indifférent à ces imaginations que l'on

nomme devenir. L'avenir a des sources dans le passé. Il y a plus d'avenir dans le passé que dans les formes nouvelles de l'économie et de la société, déjà en vue, et qui seront insupportables à leur tour. Plus tard, on se souviendra de nous.

Nazaré? Une petite ville blanche serrée contre la plage où vit un peuple de pêcheurs; ils sont venus de l'océan; on les appelait les tziganes de la mer, quand ils habitaient leurs bateaux. Ils logent maintenant dans des maisons basses, faites seulement pour dormir, tournant le dos à l'arrière-pays qu'ils ne veulent pas connaître. Ils ont gardé leurs mœurs, leurs costumes : hommes en chemises bariolées, un long bonnet qui penche sur un côté de la tête; femmes drapées de noir; jeunes filles, jambes nues, les hanches étoffées par l'amas gracieux et voltigeant de sept jupons courts. La plage est encombrée de barques très hautes de proue et de poupe, en quartier de lune; c'est la forme du creux de la vague entre deux lames. Autour, une foule occupée, des enfants qui jouent. Ce grand port de pêche sans jetée est une longue plage, et des bœufs tirent les bateaux hors de l'eau.

Les marmots rieurs sont nés dans le sable, ils grandissent dans le sable, et seront l'un de

MATINALES

ces athlètes bruns en costume d'Arlequin qui vont chaque jour à l'aventure, ou étalent sur la plage les immenses filets noirs, et puis finissent magnifiques vieillards presque immobiles sur le quai; ou bien l'une de ces filles nu-pieds, jambes nues et nerveuses, avec une cloche de jupons qui se balance au mouvement des hanches, buste rigide, portant sur la tête comme un trophée une cruche ou un large plateau garni de sardines bien rangées; peut-être chanteuse un jour pour le divertissement; plutôt danseuse, entraînée par le vol des jupons qui ont déjà beaucoup tourbillonné; et puis vieille femme en voiles noirs; mais ce sera toujours Nazaré.

Vie dure pour tous et qui semble joyeuse dans cette espèce d'exaltation de l'air salin; vie toute physique, qui ne pose que des problèmes pratiques et dont l'expression suprême est la danse et le chant.

Sont-ils pauvres? Le mot a peu de sens à Nazaré. Les mots s'accordent aux idées, non à la vie. Ces gens vont nu-pieds, parce que c'est leur goût, enfants du sable et de la mer. Que peuvent-ils désirer de plus, animés parce qu'ils aiment, distinguant mal la peine du plaisir dans ce grand courant de vie qui vient de l'océan le plus riche en poissons, le plus dangereux

MATINALES

dans ses caprices; soumis à leur métier, à la mort, à leur propre loi, aussi libres qu'il est possible, seigneurs de la plage et fiers de leur classe.

Au-delà du grand lavoir, pimpant d'eaux remuées et de linges multicolores, la campagne commence; routes neuves entre des talus roses sous leurs fleurs de porcelaine; peu de voitures, un âne très chargé que des femmes accompagnent, parfois un paysan plus riche sur un cheval à tête mince et qui va au pas. Carrés de terre rouge, vite retournés quand on est dix côte à côte pour bêcher ferme. On sarcle à la houe, on sulfate avec des balais de romarin, les puits sont à balancier. Partout, des arbres vaporeux, des bosquets d'idylle, des maisonnettes d'un blanc de craie, une douceur angevine dans l'air.

Ces vieux instruments, ces mœurs d'autrefois ne conviennent plus à la prolifique humanité qu'il faut nourrir; mais tant d'hommes sur le globe, pour quoi faire !

DES hommes ont aimé la vie à cause de leurs amours; quelles amours? la mer; la lumière (pour le peintre Vuillard); la science (dans sa phase de création); surtout, le désert. « Le désert ne cesse de rappeler à lui, dit T. E. Lawrence, celui qui l'a connu une fois. »

C'est dans le désert, dans le stérile et doux vallonnement des sables, sous le ciel et ses incandescences que le Bédouin approcha de son Dieu : l'être sans figure et sans voix qui enveloppe tout. Telle fut la religion nue du Bédouin, la révélation du pur dépouillement, avant Mahomet et le piètre paradis qu'il annonça; de ces initiés, qui avaient beaucoup surpassé ses médiocres commandements, le prophète fit des conquérants.

AUJOURD'HUI, on rencontre des hommes qui furent des condamnés à mort, qui ont pendant des mois, quelquefois des années, vécu dans des sortes d'abjects cloîtres, avec le sentiment qu'ils allaient mourir demain. Le temps qu'ils ont passé face à la mort imminente en fait à jamais des êtres qui ne sont pas semblables aux autres, des revenants pleins de savoir, à qui je n'ose plus parler, moi, frivole vivant, mal instruit.

L'un d'eux est resté trois ans dans ce voisinage de la mort, sans que l'on pût rien lui reprocher, sauf trop de fidélité à la plus haute autorité de son pays; au surplus, officier patrouilleur de la guerre de 1914, avec blessures et actions d'éclat. Peu importe, Nous avons lu, en 1947, dans la *Revue de Paris*, « Le Journal d'un

MATINALES

« Condamné à mort », par Robert Poulet, qui sont parmi les pages les plus belles et les plus poignantes qu'un homme ait écrites.

Une singularité chez Robert Poulet : cette longue et funèbre claustration ne lui a rien donné, sinon plus de considération encore pour une femme admirable. Il est sorti de sa cellule tel qu'il y était entré, car c'est un mystique, un habitué du monde invisible, et pour qui la mort et l'éternité sont choses vivantes.

Un mystique d'une sorte étrange, comme enfiévré par la vie, doué d'une énergie prodigieuse et qui contient dans une sorte de frémissement électrique une puissance intellectuelle inusable.

Il est l'auteur de *Handji*, un beau roman ; il est aussi critique d'un fort jugement, et qui sait écrire, le principal peut-être, même pour un critique.

Ce critique, ce mystique, a eu l'occasion de parler de mes livres. A ce sujet, j'ai quelque chose à dire. Ce sera plus clair après une citation.

« ... Pour toutes ces raisons, et à cause de toutes ces vertus, les *Lettres à Roger Nimier* s'inscrivent au premier rang d'une œuvre dont le domaine est la simplification évasive. La voici resserrée dans une demi-douzaine de ces

MATINALES

airs de musique, qui, selon Nietzsche, s'élèvent pour achever dans l'air les propos du sage. Je crains toutefois que cette manière de considérer l'homme et la société, « les livres et la vie », ne se ressente de la méfiance dont Chardonne subit l'inquiétante obsession. Sa lucidité vient en partie de la répugnance qu'il éprouve pour les excès et les surprises. La plus constante des traditions spirituelles françaises s'explique ainsi par la peur de voir l'univers éclater, la substance se dissoudre, l'intelligence s'exalter au spectacle d'une réalité nouvelle qui nous est si étrangère que les mots de notre langue ont manqué à Pascal au moment de la définir. Un Chardonne exprime en termes aristocratiques le vieil éloignement plébéien à l'égard des mythes, des rêves, des visions, de tout ce qui gêne la tranquille et mélancolique possession de la matière. Croire que nous ne sommes pas seulement présents à la durée, à l'étendue, mais encore à l'éternité pleine de force et de fantômes, fait sourire ces hommes-là qui se contentent du visible, sans en être dupés, et pour qui le bref temps de l'existence n'est qu'une alternance de plaisirs et de réflexions désenchantées sur les plaisirs... Après avoir rendu à de telles réussites, brillantes et vivantes sous leur masque décharné, l'hommage qu'elles méritent, il est

MATINALES

permis d'ajouter que c'est ailleurs qu'on peut attendre un renouveau de la pensée et de l'écriture, loin de ce monastère bouddhique, où la maussade figure du néant se dessine en traits nets, avec des lis et des roses. »

La mélancolique possession de la matière ne m'a point gêné; je n'en ai pas voulu, justement. J'en ai retenu l'inexplicable; l'amour, quelquefois, et avec méfiance; la beauté, toujours; les « plaisirs » quand ils sont l'ombre du bonheur; « l'art pour l'art », au sens profond, qui n'est pas sur le plan strictement terrestre, du moins qui est un peu dégagé de la substance humaine la plus éphémère, et qui devient grossier dans la mesure où il s'y insère davantage; en somme, les signes étranges d'un monde qui n'est pas proprement humain.

De ce monde invisible, je me suis approché à reculons, refusant toutes les interprétations comme sacrilèges. Je me sens plus humble encore, plus ouvert à tout le possible, plus confiant dans le doute, à mesure que vient l'heure de l'oubli; et si le Dieu qui m'a créé doit me recevoir, je lui rendrai sa créature telle qu'il l'a faite, l'esprit aveugle et que je n'ai pu changer.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
DARANTIERE A DIJON, LE
VINGT JUIN [M. CM. LVI

Dépôt légal : 2^e trimestre 1956

Numéro d'édition : 2338

JACQUES CHARDONNE

ŒUVRES COMPLÈTES EN SIX VOLUMES

Tome Premier
L'ÉPITHALAME

Tome II
LE CHANT DU BIENHEUREUX
LES VARAIS

Tome III
EVA - CLAIRE

Tome IV
LES DESTINÉES SENTIMENTALES

Tome V
ROMANESQUES
CHIMÉRIQUES
VIVRE A MADÈRE

Tome VI
L'AMOUR DU PROCHAIN
LE BONHEUR DE BARBEZIEUX
ATTACHEMENTS
LETTRES A ROGER NIMIER

Éditions Albin Michel

PRINTED IN FRANCE

IMP. BALME, PARIS